

SALON

DE

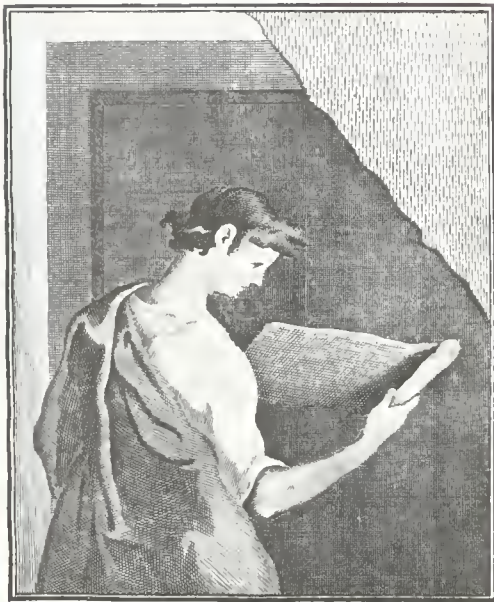
1883



GOVPIL & C<sup>IE</sup>

PARIS

LUDOVIC BASCHET EDITEUR



THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY









SALON DE 1883



JOSEPH BLANC

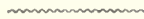
GOUPIL & C<sup>ie</sup>





SALON DE 1883.

## TIRAGES DE LUXE



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 550 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

- 3 Exemplaires, nos 1 à 3, sur papier du Japon, gravures hors texte tirées sur parchemin avant la lettre.
- 14 Exemplaires, nos 4 à 17, texte et gravures avant la lettre sur papier du Japon.
- 533 — nos 18 à 550, texte sur papier de Hollande, gravures sur papier de Chine.

PH. BURTY

~~~~~

# SALON DE 1883

CENT VINGT PLANCHES EN PHOTOGRAVURE

PAR

GOUPIL ET C<sup>ie</sup>

TRENTE DESSINS D'APRÈS LES ORIGINAUX DES ARTISTES



LIBRAIRIE D'ART  
LUDOVIC BASCHET, ÉDITEUR

125, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

M DCCC LXXXIII



# LISTE DES RÉCOMPENSES

SALON DE 1883

---

## MÉDAILLE D'HONNEUR

DÉCERNÉE PAR LE JURY ET LES ARTISTES HORS CONCOURS DE LA SECTION DE SCULPTURE

M. DALOU (Jules).

---

## SECTION DE PEINTURE

### MÉDAILLE DE PREMIÈRE CLASSE

M. MARTIN (Henri-Guillaume).

### MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE

MM. GIRON (Charles).  
GÉLIBERT (Jules-Bertrand).  
MARAIS (Adolphe).  
SAUZAY (Adrien-Jacques).  
M<sup>me</sup> DEMONT-BRETON (Virginie-Élodie).  
M. BÉROUD (Louis).

MM. TATTEGRAIN (Francis).  
NOZAL (Alexandre).  
PENNE (Charles-Olivier de).  
ROCHEGROSSE (Georges).  
BOUDIN (Eugène).  
BÉRAUD (Jean).

### MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

MM. GEOFFROY (Jean).  
LALAING (Comte Jacques de).  
OUTIN (Pierre).  
PRINCETEAU (René-Pierre).  
LAYNAUD (Ernest).  
MERCIE (Antonin).  
ROBERT (Paul).  
BERTEAUX (Hippolyte).  
BERGH (Richard).  
BURNAND (Eugène).  
BAILLET (Ernest).  
ROY (Marius).  
LE SÉNÉCHAL DE KERDRÉORET (Gaston-Édouard).

MM. MONTENARD (Frédéric).  
MAINCENT (Gustave).  
DANNAT (William).  
ZACHARIE (Philippe-Ernest).  
DEMAREST (Albert-Guillaume).  
JACOMIN (Marie-Ferdinand).  
JEAN (Aman-Edmond).  
JENOUDET (Paul-Louis-Séraphin).  
PÉARCE (Charles-Sprague).  
WHISTLER (James-Mac-Neil).  
LARSON (Carl).  
LÉWE-MARCHAND (Frédéric).  
FRÈRE (Charles).  
TAVERNIER (Paul).

## MENTIONS HONORABLES

- MM. SALZÉDO (P.).  
 SAIN (Paul).  
 LACROIX (Tristan-Louis-Justin).  
 UHDE (Frédéric-Charles).  
 FOURIÉ (Albert).  
 BRÉTEGNIER (Georges).  
 LIGNIER (James-Camille).  
 VANAISE (Gustave).  
 GAGLIARDINI (Julien-Gustave).  
 RIVOIRE (François).  
 GUIGNARD (Gaston).  
 BARAU (Émile).  
 ECHTLER (Adolphe).  
 GALERNE (Prosper).  
 ALLONGÉ (Auguste).  
 M<sup>me</sup> LUMINAIS (Hélène).  
 MM. CLERMONT (Auguste-Henri-Louis).  
 ALLÈGRE (Raymond).  
 ABRAHAM (Tancredè).  
 CLARY (Eugène).  
 MORLON (Antoine-Paul-Émile).  
 LE POITTEVIN (Louis).  
 LEMAIRE (Louis).  
 LE CAMUS (Louis).  
 SEVESTRE (Jules-Marie).  
 VILLEBESSEYX (Gustave).
- MM. PEZANT (Aymar).  
 MERLOT (Émile-Justin).  
 FLANDRIN (Paul-Hippolyte).  
 M<sup>lle</sup> BASHKIPSEFF (Marie).  
 MM. COOSEMANS (Joseph-Théodore).  
 DINET (Alphonse-Étienne).  
 DIÉTERLE (Pierre-Georges).  
 DESBOUTIN (Marcellin-Gilbert).  
 RENOUARD (Paul).  
 HELLQUIST (Carl-Gustave).  
 BIESSY (Gabriel).  
 LIPHART (Ernest de).  
 LOPISGICH (Georges-Antonio).  
 PORCHER (Charles-Albert).  
 PINCHART (Émile).  
 ROUSSELIN (Joseph-Auguste).  
 SCHMITT (Léon-Félix-Paul).  
 THÉVENOT (François).  
 M<sup>me</sup> LAVIELLE (Marie FERVILLE-SUAN).  
 MM. LAURENT (Ernest-Joseph).  
 LAROCHE (Amand).  
 SOUZA-PINTO (José-Julio de).  
 M<sup>lle</sup> BLAU (Fint).  
 M. DEGRAVE (J.-Alexandre-Patrouillard).  
 M<sup>me</sup> DIÉTERLE (Marie).

## SECTION DE SCULPTURE

## MÉDAILLES DE PREMIÈRE CLASSE

MM. TURCAN (Jean).  
CARLIER (Émile-Joseph).  
CORDONNIER (Alphonse-Amédée).

MM. BOISSEAU (E.-A.).  
FRANÇOIS (H.-L.). — Gr. en médailles.

## MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE

MM. ETCHEGO (François).  
VAURÉAL (Henri de).  
DESCA (Edmond).

MM. FAGEL (Léon).  
FRÈRE (Jean-Jules).

## MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

MM. BAFFIER (Jean-Eugène).  
GERMAIN (Jean-Baptiste).  
PEYNOT (Émile-Edmond).  
LORMIER (Édouard).  
BÉGUINE (Michel).

MM. MARIOTON (Claudius).  
HAINGLAISE (Jean-Fleury).  
HASSELBERG (Pierre).  
BRIDEN (Désiré).  
TASSET (E.-P.). — Gr. en médailles.

---

## MENTIONS HONORABLES

- |                                                |                                             |
|------------------------------------------------|---------------------------------------------|
| MM. LAPORTE (Émile).                           | MM. LAMBERT (Émile-Placide).                |
| SAINT-VIDAL (Francis de).                      | BOGINO (Émile-Louis).                       |
| OGÉ (Pierre-Marie-François).                   | KOSSOWSKI (Henri).                          |
| TRUFFOT (Émile-Louis).                         | MASSON (Jean-Augustin-Alfred).              |
| CARRIÈS (Joseph).                              | ASTRUC (Zacharie).                          |
| PECH (Gabriel-Édouard-Baptiste).               | KLEIN (Max).                                |
| MOMBUR (Jean-Ossaye).                          | FOUQUES (Henri-Amédée).                     |
| HOUSSIN (Édouard-Charles).                     | JOUANDOT (Amédée).                          |
| BÉLARD (Gustave).                              | PEYROL (F.-A.-Hippolyte).                   |
| HERCULE (Benoît-Lucien).                       | M <sup>lle</sup> DELATRE (Thérèse)          |
| CHARPENTIER (Alexandre-Louis-Marie).           | M. PAUCHARD (C.-Démétrius). — Grav. en      |
| PICAUT (Émile).                                | pierres fines.                              |
| MOULY (Jean-Françisque).                       | M <sup>lle</sup> LANCELOT (Marcelle-Renée). |
| TOURGUENEFF (Pierre-Nicolas).                  | MM. STEUER (Bernard-Adrien).                |
| CHARPENTIER (Félix-Maurice).                   | RAMBAUD (Pierre).                           |
| GILBERT (Alfred).                              | LEROUX (Gaston).                            |
| PILET (Léon).                                  | FERVILLE-SUAN (Charles-Georges).            |
| GOELZER (Albert).                              | AUBERT (Pierre).                            |
| GUIBÉ (Paul).                                  | M <sup>me</sup> DESCAT (Henriette).         |
| LAPAYRE (Eugène).                              | MM. MILLET DE MARCILLY (Édouard).           |
| GRAVILLON (Arthur de).                         | TERRILL (Jules-Laurent).                    |
| M <sup>me</sup> SIGNORET (L.).                 | FERRIÈRES, comte de (L.-F.-Georges).        |
| M <sup>me</sup> BESNARD (Charlotte-Gabrielle). | JOHMAN (Eugène-Félix).                      |
| MM. CHÉRET (Joseph).                           | ALDEBERT (Émile).                           |
| RUFFIER (Noël).                                | PROUHA (Pierre-Bernard).                    |
| DUBOIS (Henri). — Gr. en médailles.            | MADRASSI (Luca).                            |
| DARBLEUILLE (Paul).                            | HALLER (Gustave).                           |



## SECTION D'ARCHITECTURE

## MÉDAILLE DE PREMIÈRE CLASSE

M. LALOUX (Victor-Alexandre-Frédéric).

## MÉDAILLES DE DEUXIÈME CLASSE

MM. AUBURTIN (Charles).  
AUBRY (Gaston).  
BLAVETTE (Victor).

MM. LEFOL (Joseph-Casimir).  
MAYEUX (Pierre-Henri).

## MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

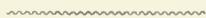
MM. AURENQUE (Aimé-Jean-Baptiste).  
MONNIER (Jules-Eugène).  
RUY (Alphonse).

MM. MASQUERAY (Louis-Emmanuel).  
MOYNEAU (Alban-Jean).  
MARCEL (Alexandre-Louis-Auguste).

## MENTIONS HONORABLES

MM. BIR (Alphonse).  
CHABAT (Pierre).  
CHANCEL (Abel).  
CLÉRET (Ernest).  
COURTOIS-SUFFIT (Oct.-Louis-Albert).  
GALERON (Albert).

MM. HARDION (Jean).  
JUVET (Henri-Édouard-Lucien).  
D'ORBIGNY (Henri).  
REDON (Gaston).  
ROGNIAT (Étienne).



## SECTION DE GRAVURE ET LITHOGRAPHIE

## MÉDAILLES DE PREMIÈRE CLASSE

M. LAMOTTE (Alphonse).

M. CHAMPOLLION (Eugène-André).

## MÉDAILLE DE DEUXIÈME CLASSE

M. DAMMAN (Benjamin-Auguste-Louis).

## MÉDAILLES DE TROISIÈME CLASSE

MM. BOISSON (Léon).

Mlle CONTOUR (Lucy-Madeleine).

MM. LAUWERS (François).

KÆPPING (Charles).

MORDANT (Daniel).

MATHEY-DOREL (Armand).

Mlle VALMONT (Léonie).

MM. BAUDE (Charles).

HOSKIN (Robert).

DHARLINGUE (Gustave).

LUNOIS (Alexandre).

## MENTIONS HONORABLES

MM. MUZELLE (Raphaël).

GAREN (Georges-Félix).

HECHT (Guillaume).

FORBERG (Ernest).

RUET (Louis).

BILLY (Charles-Bernard de).

BEAUVÉRIE (Charles-Joseph).

RIVOALEN (Élie).

MM. MATHÉ (Basile).

BRULÉ (Pascal).

BELTRAND (Tony).

BARBANT (Charles).

MARTIN (Alfred-Louis).

Mme PRUNAIRE (Fanny).

M. GUILLON (Pierre-Ernest).

## ACQUISITIONS DE L'ÉTAT

## PEINTURE

|                                         |             |                                                                 |
|-----------------------------------------|-------------|-----------------------------------------------------------------|
| MM. ADAN . . . . .                      | Tableau :   | <i>La Fille du Passeur.</i>                                     |
| AGACHE . . . . .                        | »           | <i>Etude.</i>                                                   |
| ALLÈGRE . . . . .                       | »           | <i>Les Martiques.</i>                                           |
| ALLEMAND . . . . .                      | »           | <i>Le Rhône à Méricu.</i>                                       |
| AMBROISE . . . . .                      | »           | <i>Chênes du Belvédère de Corot, à Fontainebleau.</i>           |
| AUGUIN . . . . .                        | »           | <i>Les Dunes de Montalivet.</i>                                 |
| BARILLOT . . . . .                      | »           | <i>Coup de vent sur les bords de la Manche.</i>                 |
| BÉROUD . . . . .                        | »           | <i>Au Louvre (étude).</i>                                       |
| BERTON (P.-E.) . . . . .                | »           | <i>Coucher de Soleil (Fontainebleau).</i>                       |
| BINET . . . . .                         | »           | <i>Lisière de bois, environs d'Eu.</i>                          |
| BOGGS . . . . .                         | »           | <i>Le port d'Isigny, (Calvados).</i>                            |
| BOUCHET-DOUMENQ. . . . .                | »           | <i>Jeune Mère Arlésienne.</i>                                   |
| BRION . . . . .                         | »           | <i>Marie-Jeanne.</i>                                            |
| BROUILLET . . . . .                     | »           | <i>Au Chantier.</i>                                             |
| CARRIER-BELLEUSE . . . . .              | »           | <i>Une équipe de Bitumiers à Paris.</i>                         |
| CLAUDE (M.) . . . . .                   | Aquarelle : | <i>A Rotten-Row.</i>                                            |
| COTIN (P.) . . . . .                    | Tableau :   | <i>La Mare de Guéville.</i>                                     |
| COUTURIER (L.) . . . . .                | »           | <i>Marche forcée dans le Sud Oranais.</i>                       |
| DANNAT . . . . .                        | »           | <i>Contrebandier Aragonais.</i>                                 |
| DELANOY (H.-P.) . . . . .               | »           | <i>Inde et Orient.</i>                                          |
| M <sup>me</sup> DEMONT-BERTON . . . . . | »           | <i>La Plage.</i>                                                |
| MM. DESBOUTIN (M.) . . . . .            | »           | <i>Portrait de femme.</i>                                       |
| DESBROSSES (J.) . . . . .               | »           | <i>Le Val de Pralognan.</i>                                     |
| M <sup>lle</sup> DESLIENS . . . . .     | »           | <i>Nature morte.</i>                                            |
| MM. DIÉTERLE . . . . .                  | »           | <i>Après l'Orage à Yport.</i>                                   |
| DCUCET . . . . .                        | »           | <i>Agar.</i>                                                    |
| DUPONT (G.) . . . . .                   | »           | <i>Marée.</i>                                                   |
| DUPONT-ZIPCY . . . . .                  | »           | <i>Smaranitzu.</i>                                              |
| FALGUIÈRE . . . . .                     | »           | <i>Le Sphinx.</i>                                               |
| FOUBERT . . . . .                       | »           | <i>Eglogue.</i>                                                 |
| FRÈRE (Ch.) . . . . .                   | »           | <i>Plâtrière à Saint-Brice (Seine-et-Oise).</i>                 |
| GEOFFROY . . . . .                      | »           | <i>Les Infortunés.</i>                                          |
| GRIVOLAS . . . . .                      | »           | <i>Le Balcon de Cydalise.</i>                                   |
| GUILLON (Ad.) . . . . .                 | »           | <i>Les Noyers de la Cordelle, à Vezelay.</i>                    |
| HAREUX . . . . .                        | »           | <i>Orage dans la Creuse.</i>                                    |
| HAYON . . . . .                         | »           | <i>Retour du Marclé.</i>                                        |
| JENOUDET . . . . .                      | »           | <i>Novembre.</i>                                                |
| LALAING (DE) . . . . .                  | »           | <i>Prisonniers de guerre.</i>                                   |
| LAYNAUD . . . . .                       | »           | <i>Tiéport, à marée basse.</i>                                  |
| MERCIÉ (Antonin) . . . . .              | »           | <i>Vénus.</i>                                                   |
| MONTENARD . . . . .                     | »           | <i>Le transport de guerre « La Corrèze » en rade de Toulon.</i> |

|                                             |           |                                                                     |
|---------------------------------------------|-----------|---------------------------------------------------------------------|
| MM. MOROT . . . . .                         | »         | <i>Martyre de Jésus de Nazareth.</i>                                |
| NAVLET . . . . .                            | »         | <i>Intérieur au Palais du Sénat.</i>                                |
| NOZAL . . . . .                             | Pastel :  | <i>Etang de Saint-Cucufa, l'hiver.</i>                              |
| PERRANDEAU . . . . .                        | Tableau : | <i>Une Veuve.</i>                                                   |
| PRADELLES . . . . .                         | »         | <i>Le Larvy à Chabreville.</i>                                      |
| M <sup>me</sup> PRÉVOST-ROQUEPLAN . . . . . | »         | <i>Fleur d'été.</i>                                                 |
| MM. ROBERT (Paul) . . . . .                 | »         | <i>Andromède.</i>                                                   |
| ROCHEGROSSE . . . . .                       | »         | <i>Andromaque.</i>                                                  |
| ROLL . . . . .                              | »         | <i>En Normandie.</i>                                                |
| ROSSET-GRANGER . . . . .                    | »         | <i>Charmeuse.</i>                                                   |
| ROZIER . . . . .                            | »         | <i>Le Panier d'Isabelle.</i>                                        |
| SAUVAGE . . . . .                           | »         | <i>Intérieur d'église, à Blois.</i>                                 |
| SCHERRER (J.-J.) . . . . .                  | »         | <i>Capitulation de Verdun, 1792.</i>                                |
| SCOTT . . . . .                             | »         | <i>La place de la Concorde le jour des funérailles de Gambetta.</i> |
| SÉGÉ . . . . .                              | »         | <i>Vallée de Ploukemeur.</i>                                        |
| SEVESTRE . . . . .                          | »         | <i>Baigneuses.</i>                                                  |
| TATTEGRAIN . . . . .                        | »         | <i>Les Deuillants, à Etaples.</i>                                   |
| THOLER . . . . .                            | »         | <i>Nature morte.</i>                                                |
| VERNIER . . . . .                           | »         | <i>Attelage breton à Concarneau.</i>                                |
| VILLEBESSEYX . . . . .                      | »         | <i>Intérieur d'église de Carnac.</i>                                |
| VUILLEFROY (De) . . . . .                   | »         | <i>Dans les Prés.</i>                                               |
| ZACHARIE . . . . .                          | »         | <i>Femme aux Pigeons.</i>                                           |

## SCULPTURE

|                                     |                                                    |
|-------------------------------------|----------------------------------------------------|
| MM. BARRAU . . . . .                | <i>La Poésie française, groupe marbre.</i>         |
| BAUJALOT . . . . .                  | <i>Le Rêve, statue marbre.</i>                     |
| M <sup>me</sup> BESNARD . . . . .   | <i>Buste de jeune fille, bronze.</i>               |
| MM. BOISSEAU . . . . .              | <i>Le Crépuscule, groupe marbre.</i>               |
| CARAVANIEZ . . . . .                | <i>Anne de Bretagne, statue pierre.</i>            |
| CARLÈS . . . . .                    | <i>La Jeunesse, statue marbre.</i>                 |
| CARRIÈS . . . . .                   | <i>Buste de Courbet, bronze.</i>                   |
| » . . . . .                         | <i>Tête d'évêque, terre cuite.</i>                 |
| CHARPENTIER . . . . .               | <i>Jeune Mère, bas-relief plâtre.</i>              |
| CORDONNIER . . . . .                | <i>Printemps, groupe marbre.</i>                   |
| COULON . . . . .                    | <i>Flore et Zéphyr, groupe plâtre.</i>             |
| FRANÇOIS . . . . .                  | <i>Amour filial, camée.</i>                        |
| FRÈRE . . . . .                     | <i>Chanteur oriental, statue marbre.</i>           |
| M <sup>lle</sup> LANCELOT . . . . . | <i>Buste du peintre M. Français, bronze.</i>       |
| MM. LENOIR (A.) . . . . .           | <i>Saint Jean-Baptiste, buste marbre.</i>          |
| LOMBARD . . . . .                   | <i>Judith, statue bronze.</i>                      |
| MARQUESTE . . . . .                 | <i>Cupidon, statue marbre.</i>                     |
| PALLEZ . . . . .                    | <i>La Férité, statue marbre.</i>                   |
| PEYNOZ . . . . .                    | <i>Abandonnée, bas-relief plâtre.</i>              |
| PROUHA . . . . .                    | <i>Le Passage de Vénus, bas-relief marbre.</i>     |
| M <sup>lle</sup> THOMAS . . . . .   | <i>En Vedette, groupe bronze.</i>                  |
| MM. TURCAN . . . . .                | <i>L'Aveugle et le Paralytique, groupe marbre.</i> |
| VALTON . . . . .                    | <i>Étude de Lion, plâtre.</i>                      |



BERTRAND (James). *Les Sirènes.*

## AVANT-PROPOS



LE Salon de 1883 ouvre demain, le Salon annuel, celui des Artistes vivants. Un autre lui succédera, le Salon triennal, celui que s'est fait accorder l'Institut, pour proclamer la bonne doctrine.

Quelles seront les qualités d'exception et la moyenne de « l'Exposition des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie », la centième depuis 1673, si l'on consulte l'en-tête du livret, et la troisième qu'ait été appelée à organiser à ses risques et périls la Société des Artistes français? Quels succès mettront de jeunes noms en lumière, et quelles éclipses attendent les réputations surfaites? La

palette française va-t-elle affirmer son débarbouillage? La recherche de la vérité, l'abandon des formules creuses, ont-ils pénétré plus avant dans les cœurs et dans les cerveaux? La sculpture nous réserve-t-elle, comme à l'habitude, les hautes jouissances? Les peintres étrangers, qui viennent s'instruire dans nos ateliers sans sacrifier à nos préjugés académiques, poursuivront-ils leur concurrence menaçante de l'an dernier?

Les reporters répondraient, parce qu'ils savent tout. Les critiques restent pensifs, parce que le mouvement d'un Salon diffère bien plus de celui d'un Salon précédent que des visites rapides ou inattentives ne le montrent. Quelles surprises, si l'on pouvait, par une opération magique, ouvrir côte à côte avec ce Salon-ci un des Salons d'il y a dix ans! Combien du grain qui semblait échauffé a été fructueux sur des points, et combien, sur d'autres, les fleurs hâtives, cultivées dans les serres officielles, sont demeurées stériles!

Que de pièges tendus au reporter qui, dans les derniers mois, a frappé à l'hôtel des « jeunes », à l'atelier des vieux à grande barbe! Dans la fumée bleue des cigarettes, le tableau lui a été présenté battant frais, dans un jour tiède, sous l'angle favorable, noyé dans un second cadre que lui parfument les ombres de fond et le scintillement des bibelots épars. On lui a raconté la genèse du sujet, le voyage pour découvrir ce site « pas usé », puis les peines de l'enfantement, et les espérances, « la tête que vont faire les camarades », qui sait... la croix... Et le verre de malaga et les biscuits qu'offre, à cinq heures, de ses belles mains, la femme du peintre, toute mignonne dans le peignoir taillé dans une robe japonaise?

Au Salon, le reporter a peine à reconnaître la toile... Un jour cru tombe en averse, l'inonde, balaye les tons fins, délaye les intentions, laisse poindre un dessin incorrect, accuse les landes incultes du défaut de conception. Tout devient un ennemi : le voisinage des anémiques et des surexcités, le voisinage des niaise-



*Peint par Delacroix*

*Photographe Compt. & C<sup>o</sup>*

ALMA PARENS





ries dont rit le public, surtout le voisinage des morceaux qui absorbent le succès. Ce qui avait paru harmonieux devient fade. On ne croit plus à son propre jugement.

C'est la loi des centres qui s'affirme avec rigueur. A Londres, une anecdote l'a mise à la portée de toutes les intelligences.



AUBERT (Jean). *Les Oiseaux de passage.*

Turner, qui n'avait jamais été très liant, était devenu, dans sa vieillesse, sans pitié pour ses collègues de la Royal Academy. Ce que nous appelons ici le jour du vernissage n'existe là que dans une bien moindre mesure. Le premier mai, jour de « private view », le public n'est admis qu'à partir de midi sonnant. Jusqu'à midi, les peintres sont autorisés à retoucher leur toile — et comme ces toiles sont ac-

crochées jusqu'à un mètre du plancher, j'ai vu des artistes qui retouchaient à plat ventre! — Turner, pendant la période de l'arrangement, n'avait pas mis les pieds dans les salles. Il avait envoyé un paysage bien sage, bien clair, bien tranquille d'effet et de lignes.

Deux de ses confrères en immortalité — leur vie durant — s'étaient empressés de se flanquer à droite et à gauche d'une œuvre si modeste d'allures et qui, eu égard à la célébrité du maître, ne manquerait pas d'attirer les amateurs. Turner arrivait gravement le premier mai, à six heures du matin. Avec la



DELOBBE (F.-À.). *Le Roman au Village.*

crualté raffinée et louable d'un Apollon écorchant le satyre qui jouait faux de la flûte, il reprenait tout son paysage, y creusait des vallées sinistres, allumait des neiges sur les cimes, faisait rougeoyer des éclairs, fuir des familles éperdues, et à mesure que sous son pinceau terrible naissaient la lumière aveuglante, les ombres fatales, la Terreur et la Pitié, les œuvres de ses voisins semblaient s'éteindre, s'évaporer dans les espaces insaisissables du médiocre et du ridicule.

C'est une farce de génie. Nous n'insisterons pas. En réalité tous les artistes peuvent et doivent bénéficier du Salon. Si sa condamnation est dans la publicité exagérée et mal réglée qui surexcite la production, qui énerve les caractères, et qui excède les forces physiques du public et de la critique, sa raison d'être est dans les occasions supérieures qu'il offre à l'artiste jeune de se produire, de se faire juger et de se juger lui-même. Là se présente à lui ce que le musicien n'obtient qu'au jour si rare, si disputé, si improbable d'une audition à grand orchestre, ce que l'écrivain ne conquiert qu'à son entrée dans un journal ou chez un éditeur en renom. Le premier mai, il va droit à son tableau : il sent aussitôt les indécisions de la conception et du rendu, l'insuffisance de la mise en scène et de la pâte, le manque d'éloquence de l'émotion et du



BOUGUEREAU WA — LA NUIT



modèle. C'est bien là qu'il se pénètre de cette vérité que l'Art, loin d'être la copie de la nature, n'en est qu'une interprétation émue soutenue par le raisonnement.

Le Salon a été à l'origine une institution monarchique. Les premiers n'ont point laissé de catalogues. L'Académie royale de



VUILLEFROY (F. DE) *Dans les Prés.*

peinture et de sculpture, qui, en 1706, avait admis les amateurs à visiter, à l'occasion de la fête du Roy, les morceaux de réception et les objets d'art lui appartenant, se prêta, en 1727, à un tout autre progrès : le duc d'Antin appela les académiciens et le public à décider sur le mérite des concurrents pour des travaux à exécuter pour la Couronne. Ce n'était qu'un prélude.

Bientôt après les quatre-vingts académiciens et les trente agréés font acte de franche publicité. La critique d'art se fonde, et se manifeste par d'innombrables brochures. Diderot lui donne un

jour une forme charmante avec l'aide des peintres, les Cochin, les Chardin, qui lui fournissaient des notes. Peu à peu, les portes s'entr'ouvrent, les envois se font plus nombreux. Mais, jalouse de ses privilèges, l'Académie écrase sans pitié les expositions que des sociétés rivales, l'Académie de Saint-Luc, par exemple, voudraient organiser à leur tour. Il est vrai de dire, sans chercher à défendre ses privilèges, qui succombèrent aux coups que leur porta Louis David à la tribune de la Convention, qu'elle répondait dans son essence et dans la pratique aux besoins de son temps et qu'elle ne négligea guère d'élire ou de s'adjoindre comme agrégé de peintre ou de sculpteur éminent. Elle nommait son jury ; le Roy lui concédait le grand salon du Louvre, le salon carré d'aujourd'hui ; elle vendait ses livrets et supportait les dépenses, qui, en 1783, s'élevaient à 758 livres. Ses « modèles » étaient les ouvriers qui aidaient à l'arrangement des bordures, confié à un artiste des plus honorés.

En 1791, les Salons académiques, qui n'avaient compté que deux cent cinquante à trois cents numéros, avec, il est vrai, plusieurs envois sous un seul numéro, en admirèrent brusquement huit cents. La digue était rompue. Depuis, le flot n'a pas cessé de monter. En 1882, l'étiage a marqué : CINQ MILLE SIX CENT DOUZE !

On ne peut guère prévoir quels travaux d'endiguement remédieront sérieusement à l'inondation. Ce n'est plus une Académie qui se fait une politesse à elle-même, qui même, comme la Royal Academy of Arts, de Londres, adresse des invitations aux artistes qu'elle distingue. Non. C'est un droit d'exhibition qui s'exerce au nom du droit social. L'État semble s'être désintéressé. En réalité, il n'a fait que déléguer ses droits supérieurs d'équité et de charité à une Société. Celle-ci ne peut ni les abolir ni les méconnaître. Les jurys ne peuvent plus être féroces que dans la limite du raisonnable.

En vain, on avait espéré que la multiplicité des exhibitions partielles dans les cercles, chez de grands marchands de peinture,



DUPRE (JULIEN) - LE BERGER





aurait soulagé le Salon. Il n'en a rien été. Chaque artiste sent bien que le public qui se rend à ces invitations isolées n'est qu'une mince fraction de la foule qui parcourt pendant six semaines les salles et le jardin du Palais des Champs-Élysées, des étrangers que le printemps a appelés, des marchands américains qu'ont vomis les transatlantiques, de la critique à laquelle les journaux politiques ouvrent leurs colonnes vides alors de politique. C'est là qu'on veut être vu, sous peine de ne

pas exister, là que l'on a droit d'être vu, puisque l'État continue à donner le local. C'est là qu'on obtiendra une place sur la cimaise, si l'on a pour ami un membre du jury. Là qu'on obtiendra une mention, une médaille, si l'on sort d'un atelier connu. C'est là qu'on sera décoré, si un succès éclatant vous désigne à l'attention du ministre, ou quand le tour arrivera d'être mis sur la liste que patronne « la coterie ».

Il a coûté bien des larmes, bien des colères, bien des découragements, ce Salon. Il a vu commettre des injustices bien préjudiciables à la marche de l'école. L'Institut y a régné en maître après 1830 et jusqu'en 1848. Théodore Rousseau y a été refusé durant quatorze ans. Un gardien connaissait la peinture du maître. Quand le jury était assemblé et que venait le tour de ces paysages, qui nous enchantent et nous instruisent alors qu'on ignore jus-



LELOIR (M.). *Aux Champs.*

qu'aux noms de leurs insulteurs, ce gardien disait : « Messieurs, je ne vous montre pas ces cadres. Ils sont de M. Rousseau. » Eugène Delacroix, l'astre brillant de ce siècle, a été refusé. Corot, âme naïve, a pleuré de ses refus, et M. Bidault le prenait pour



BÉRAUD (J.). *Brasserie.*

un intrigant, parce qu'un de ses amis hasardait, dans l'intimité, un mot en sa faveur. Courbet a subi tous les outrages. Aujourd'hui, tout un groupe, celui qui s'exhibe bravement lui-même au boulevard de la Madeleine, est systématiquement évincé ou voit accrocher à des hauteurs ridicules ses paysages vraiment nouveaux.

Et cependant, telle est la vitalité de l'Art français, que les Salons, avec leurs inconvénients, le protègent encore et le présentent à la foule, aux classes lettrées, aux hommes politiques, comme une des formes de l'activité générale du pays, comme une des sources où se retrempe nos industries d'élite, comme un



ME. SCRIGNY (FRANK DE J) - PENICHES SUR L'OISE





LE CHARLATAN



champ de courses où nous n'avons point été battus par l'étranger. Les doctrines nouvelles s'infiltrèrent par des canaux secrets, troublent l'économie des professeurs patentés, confirment des hésitants, rendent impossibles les retours en arrière trop accusés. Incontestablement, depuis dix ans, les scènes niaises ont moins de faveur, les forts en thèmes sont jugés plus rigoureusement, les débutants sont mieux appréciés dans leur originalité.

C'est aux Salons surtout que la Sculpture doit son maintien, sa supériorité sur toutes les écoles contemporaines, sa vie. Sans le secours de l'État, éclairé et incessant, nos sculpteurs n'auraient bientôt plus de quoi payer ni les modèles, ni l'atelier, ni le marbre, ni la terre glaise. Ils en seraient réduits, comme les praticiens italiens, à se livrer à un bas commerce à l'usage des touristes anglais et des Américains milliardaires. Sans le Salon, les jeunes sculpteurs pourraient-ils montrer leur première statue, leur premier buste, leur premier bas-relief, leur premier médaillon ? Là, avec la vie matérielle assurée, ils cultivent encore ce sentiment de rivalité sans lequel une école s'étiole — on ne le voit que trop chez nos peintres qui pensent plus à rembourser le Crédit foncier qu'à se perfectionner dans l'idéal et dans la technique. Leur besogne est rude. Ils sont en tête-à-tête perpétuel avec des modèles incorrects ou avachis desquels ils doivent extraire l'idée imposante de la beauté, de la force, de la santé, de l'action, de l'intelligence, de l'harmonie supérieure. Ces chairs, il leur faut les faire passer, sans l'attrait du ton, sans la palpitation secrète des artères, en une matière incolore et rigide. Il leur a fallu matérialiser une idée, l'Innocence, la Valeur, ou l'Enfance, l'Adolescence, d'après des renseignements de nature qui leur arrivent le matin, éreintés d'un bal de barrière, émaciés par la mauvaise nourriture, attristés par le poids de la vie. Mais un article bien senti dans un journal indépendant, lu sur le coin de table, les ravit pendant quelques heures. Les poignées de main dans les allées, en face de leur plâtre ou de leur marbre, les réconfortent.

Une mention, une médaille, les signalent à l'attention des bureaux. Il arrive même qu'un particulier candide et riche cherche leur adresse dans le livret et commande un buste.

C'est toujours sous ces impressions vagues de sympathie bougonne que je gravis, le premier mai, le grand escalier du Salon ou que j'en traverse les allées. Ma sympathie naît de mon sentiment d'admiration profonde pour ce génie français qui triomphe de toutes ces entraves, sans cesse rajeunit les vieux thèmes, fait d'un peuple fort un peuple plus intelligent. Ma mauvaise humeur... Je voudrais bien vous voir attelé demain au compte rendu d'un Salon, ami lecteur !

PH. BURTY.

30 avril 1883.



AUSSANDON (J.-N.). *Le Réveil de l'Aurore.*





PÉRAIRE (P.-E.). *Le château Gaillard, aux Andelys.*

## LA PEINTURE

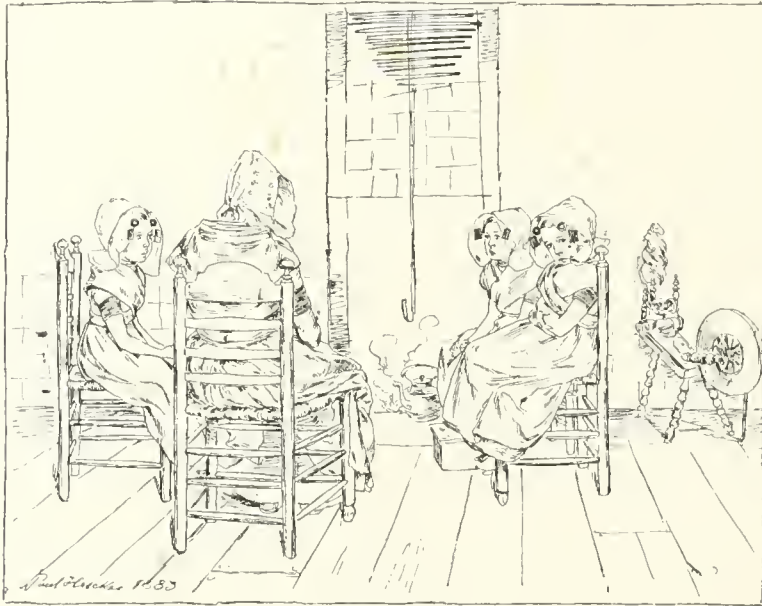


C'EST presque « second Avant-propos » que pourraient prendre pour sous-titre les premières pages qui vont suivre. Elles ont été écrites en forme de résumé de nos impressions générales, au retour de nos premières visites, avant que nous ayons noté à fond les détails qui assoieront nos critiques définitives.

Pendant les trois dernières matinées qui précèdent le « jour du vernissage », la critique est autorisée à pénétrer dans les salles, à circuler à travers les hautes échelles doubles roulantes et sous les queues de morue ardemment promenées par les vernisseurs, à s'édifier sur les toiles définitivement mises en place.

On sait que le « jour du vernissage » est une sorte de répétition

générale presque aussi courue que celles de la Comédie-Française. On s'y fait voir, on y est vu. On s'y fait signaler les morceaux dont les journaux vont parler. Les débutants vous conduisent de force jusqu'à leur portrait, leur paysage, leur



HOECKER (P.). *En Hollande.*

figure en plâtre, leur eau-forte. A six heures, tout le monde se séparera, enchanté et harassé.

Il n'y a point qu'une ironie dans ce dernier mot : harassé. La question d'un Salon où s'alignent quatre mille neuf cent quarante trois envois\* de toute nature et de toute qualité est très grave ; si grave, qu'elle a préoccupé le ministre des Beaux-Arts, et qu'une exposition prochaine dite triennale, jadis proposée par M. Bardoux et adoptée par le Conseil supérieur, a été résolue.

M. Jules Ferry s'est rendu sans combat. Outre qu'il usait d'un droit que n'abandonnait pas l'État en accordant à la Société des Artistes français la libre organisation et les bénéfices

\* C'est le chiffre donné par le livret de cette année.



John Lechore

Photogravure Goupil & Co

PSYCHE



des Salons annuels, il cédait évidemment au gémissement de la fatigue publique, fatigue physique mêlée de colère contre des amas d'œuvres en majorité médiocres — pour être poli — et rappelant à l'esprit les déballages de marchandises de saisons du *Bonheur des dames*.

Aussi le ministre peut-il dépouiller les appréhensions expri-



DELOBBE (F.-A.). *Les premières avances.*

mées dans la première réunion des jurys de l'Exposition triennale, dite expressément Nationale : « Elle sera sans doute pour vous, comme pour tous ceux qui détiennent une part quelconque du pouvoir et de l'autorité, une source d'attaques, de plaintes, de récriminations... ». Les attaques, les plaintes, les récriminations ont perdu leur raison d'être le jour où M. Jules Ferry a laissé les artistes libres de se dicter un règlement, de prévoir et d'assurer les mesures qui devraient maintenir à l'art français les conditions expresses de la sécurité et de l'expansion. Ceux-ci les ont-ils remplies? Incomplètement. Ils ont songé surtout aux bénéfices immédiats de leur association; ils ont abandonné la nomination

des jurys à la puissante compagnie qui règne en souveraine au palais Mazarin et qui de là s'impose à tous ; ils n'ont eu pour leurs confrères qui essayent des méthodes nouvelles, que les mépris renouvelés des jurys administratifs ; ils ont sacrifié visiblement à la nécessité d'offrir au commerce américain un marché abondamment approvisionné.

Ce qui leur advient ne supprime pas leur Salon annuel parce que les habitudes du public sont prises et que l'institution est utile en soi, mais le renvoie officiellement au second plan.

M. Auguste Vacquerie, dans *le Rappel*, comparait avec justesse l'Exposition triennale aux théâtres Français et de l'Odéon. Il devait arriver, dans un pays de tradition, que le pouvoir revendiquât une institution protectrice, — non pas peut-être pour l'art lui-même, car l'Art est une essence subtile qu'on n'enferme pas dans des flacons étiquetés, — mais protectrice de certaines convenances. Il en sera comme des théâtres subventionnés : ils n'acceptent point indifféremment tout ce qui se présente, ils n'ont point non plus que des succès, mais ils embauchent les meilleurs acteurs et présentent des garanties littéraires expertisées et contrôlées.

« Votre tâche est difficile, ajoutait le ministre dans cette même séance d'ouverture, mais elle est clairement déterminée. Nous ne faisons pas ici concurrence au Salon annuel ; nous ne faisons du Salon annuel ni la satire ni la copie ; le Salon est une chose, l'Exposition nationale est une autre chose. Les deux institutions correspondent à des inspirations, à des préoccupations, à des intérêts différents. Le rôle du Salon annuel est de donner satisfaction à ce besoin de grande et large publicité qui est la condition première de la carrière artistique et le fondement de toute renommée au temps où nous sommes.

« Le besoin est légitime, et les hommes qui ont embrassé cette glorieuse et difficile carrière, les jeunes hommes surtout, ont le droit qu'on leur fasse aussi large, aussi générale que possible leur place au soleil. De là cette loi en quelque sorte naturelle,



JAMIN (P) — A LA BASTILLE, 14 JUILLET 1789





plus forte que toutes les résistances, que tous les règlements, qui a provoqué depuis vingt ans cet accroissement continu des œuvres exposées, qui ne connaît plus d'autre limite que celle des murs mêmes de ce palais. »

Tel était le programme que plus d'un de nous réclamait depuis vingt ans lorsque nous demandions, en même temps que l'extension de l'entrée, la codification par les artistes eux-mêmes des conditions primordiales de cette entrée. Mais on a confondu envahissement avec progrès, dans un ordre de faits qui ne se devrait pas confondre avec la politique. A un point de vue radical, chaque citoyen a droit de prendre part à une exhibition dont il paye sa part infinitésimale par l'impôt. Mais ce droit comporte ses limites dans l'expression même de son exercice. Les enfants ne le possèderaient-ils pas dès qu'ils dessinent un nez, deux ronds et une bouche au trait sur une feuille de papier ? Notre temps ne peut plus admettre les privilèges des corps de métiers. Seul un corps de métier pouvait déterminer équitablement les signes, les preuves, auxquels on reconnaît, dans le droit et dans la pratique, « un artiste ». Si l'on n'admet pas cette autorité qui naît des mœurs, il faut être logique jusqu'au bout : construire des annexes au palais et rattraper les refusés. On a paru, un instant, vouloir en arriver là. Disons cependant qu'une limite vient d'être adoptée, et que la Société des Artistes français prend, avec l'âge et la fortune, de la maturité et des idées d'avenir.

Notre libéralisme ne peut être suspecté. Depuis que nous avons l'honneur de tenir une plume dans les revues, les journaux ou les livres, nous avons protesté contre les idées étroites des jurys et des administrations. Il n'y a point « un jeune » dont l'effort nous ait échappé. Il n'y a point un maître, d'Eugène Delacroix à Gustave Courbet, des aquafortistes anglais aux impressionnistes, qui nous ait laissé froid, pour la mise en lumière desquels nous n'ayons courageusement usé du peu d'éloquence

que nous a départi la nature et du fruit modestement recueilli dans des études passionnées sur le passé et le présent, sur l'Occident et l'Orient.

« La loi d'accroissement nécessaire n'est pas ce qui a renversé jadis l'autorité de l'Institut. » Il doit sa déchéance à ses excès, ses violences, son peu d'entente des lois de l'art moderne et son manque de prestige sur un public de plus en plus sainement critique.

Ainsi qu'on l'a fait justement ressortir, cette loi « d'accroissement nécessaire » a amené le régime électif, multiplié d'année en année les électeurs, les jurés et les élections. « Il ne faut ni s'en étonner ni s'en plaindre », ajoute loyalement le gouvernement.

Nous ne nous en plaignons, pour notre part, que par suite de l'extrême difficulté imposée aux critiques de dégager d'un pareil encombrement les personnalités intéressantes et les courants d'ensemble. En réalité, c'est là un hommage rendu à l'esprit des temps modernes, à la liberté, qui résout toutes les questions.

Nous ne croyons même pas que le Salon triennal soit appelé à remédier définitivement à cet état de choses. Le public ne s'y rendra point avec le même entrain qu'à l'autre. Il ne retrouvera-là que des œuvres déjà vues, vieillies déjà, sans doute. L'épreuve se fera dans des mois où la lumière est moins bril-



FRÈRE (P.-E.). *Avant d'entrer.*



LAUGÉE (G) - LES PREMIERS PAS



lante, où le « tout Paris » n'est plus tout dans Paris. Malgré son caractère officiel, malgré le luxe que l'État s'engage à déployer, il est difficile que l'institution du Salon puisse se dédoubler.



KNIGHT (D.-R.). *Sans Dot.*

La tentative n'est point nouvelle.

L'Académie de Saint-Luc essaya la première, en 1751, de protester contre le pouvoir exclusif de l'Académie royale de peinture et de sculpture. En 1774, elle abandonna la lutte. En 1776, une exposition libre se fit au Colisée dans le salon des Grâces, et fut bientôt suivie d'un arrêt de prohibition rendu par le conseil d'État. Cependant « l'Exposition de la jeunesse » survécut à ces actes d'intolérance : « Ce n'était, à dire vrai, qu'une sorte d'étalage de tableaux accroché pendant un jour, chaque année, le matin, de la Fête-Dieu ou de son octave, sur les tapisseries dont on avait coutume d'orneer le pont Neuf et la place

Dauphine pour le passage de la procession\* ». Ce fut là que Boucher, Chardin, Watteau, furent découverts et distingués. Quand il pleuvait, on renvoyait à l'année prochaine.

Un homme fort intelligent, dont le nom a injustement sombré, Pahin de la Grangerie, fonda en 1777 un cercle rue de Tournon, puis en 1781, dans l'hôtel de Villayer, puis encore, en



BEUVAIS (A.). *Les noyers des Augis, en novembre (Berry)*.

1788, quai des Théatins. Il essaya, sans grand succès, les expositions partielles de peintures. Il fut, en réalité, le promoteur du mouvement qui a pris une si grande intensité en ces dernières années, et qui, en somme, multiplie les occasions de critique en assurant aux groupes divergents la publicité.

Toutes ces tentatives d'organisations indépendantes nous sont connues par les mémoires du temps ou par des livrets. Avec ce siècle naquirent des efforts isolés. L'exposition des quarante-cinq

\* *L'Art et les artistes au Salon de 1882, avec une Introduction sur les Expositions particulières*, par Maurice Du Seigneur.



WEERTS (J.J.) - MORT DE JOSEPH BARA







*Peint par H. Le Rosa*

*Hec. St. Le Rosa  
Photogravure Goussier & Co*

SACRARIUM



tableaux que fit Horace Vernet dans son atelier, en 1822, eut l'importance d'un évènement politique. La galerie Lebrun, rue du Gros-Chenet, en 1826, exhiba, au profit des Grecs, des toiles de Bonington, de Delacroix, de Géricault. Le salon Colbert eut aussi ses heures heureuses. En 1830, il y eut au Luxembourg même une exposition au profit des blessés de Juillet... Depuis, on ne les compte plus. Mais renvoyons pour le gros et le détail de ces mouvements à un curieux travail publié récemment par M. Du Seigneur.

\*  
\* \*

Lorsque le regretté Charles Blanc prit la direction des Beaux-Arts, il prononça un mot qui circula dans les ateliers et les surexcita : « Il faut encourager la grande peinture. »

Il voulait dire sagement : « L'État se doit de marquer un intérêt spécial aux idées élevées comme aux recherches originales. Il accueillera de préférence, en laissant l'autre part au public, la peinture qui fournit plus que l'anecdote ou que l'étude directe sur nature. La mythologie n'a pas été biffée du programme de nos lycées. L'histoire subit un rajeunissement. Le lyrisme a ouvert à nos poètes tout un nouvel horizon. Les livres saints n'ont pas été brûlés. La patrie saigne d'une large blessure ; c'est aux artistes de la panser, de travailler à faire plus glorieuse cette France que nous rêvons tous plus forte. Il faut enterrer avec l'empire la mode des petits tableautins graveleux, s'exercer, en vue des monuments publics, à traduire de hautes pensées avec tous les développements qu'elles comportent. »

Malheureusement, à des Salons qui suivirent, l'administration des Beaux-Arts marqua naïvement son inquiétude de ne pas voir les salles garnies de grandes toiles. Le programme fut détourné de son sens et de son but. Les peintres se répandirent sur des surfaces disproportionnées et au sujet et à la destination. On peut

dire qu'il sévit une épidémie de « peinture grande ». Une année, un convaincu envoya une *Entrée de Mahomet II dans Constantinople* si ample, que, même sans bordure, elle crevait la plinthe du salon carré. Le pire fut qu'elle avait coûté en atelier spécial, en cartons préparatoires, en toile, en châssis, en perspective, en



PERRET (A.). *Bal champêtre en Bourgogne (XVII<sup>e</sup> siècle)*.

couleurs, en modèles, 18,000 francs à l'artiste, et qu'elle était faible en intérêt. La veille de la clôture du Salon, l'administration ayant encore 1,800 francs dans sa caisse, les fit accepter. Nous croyons, pour compléter l'anecdote, qu'il ne se trouva pas dans les départements un seul musée qui pût lui offrir un refuge.

On pouvait croire l'épidémie passée. Les derniers directeurs des Beaux-Arts ont fait sagement entendre que la quantité en art n'équivaut pas à la qualité. A la suite de la question esthétique

qui guide d'abord les choix de l'État dans les acquisitions, se dresse cette objection : que les fonds votés par les Chambres sont extrêmement restreints et qu'il serait injuste de les répartir sur des toiles s'imposant plus par leur ampleur que par leurs mérites. Il reste encore cette raison subsidiaire, que les musées



FOURIÉ (A.). *Madame Bovary.*

des départements ne disposant que de locaux limités, il y a de grandes chances pour que les caisses expédiées de Paris ne soient point ouvertes. Le Salon de cette année n'offre qu'un nombre beaucoup plus limité de ces marques peu sensées d'appropriation du sujet à une surface exagérée.

M. Georges Bertrand a ressenti encore une attaque. Il n'en mourra pas, mais il en sortira meurtri.

On n'a pas oublié le début applaudi de cet artiste. Plus lettré qu'il n'est de mode parmi beaucoup de ses confrères, il avait été frappé, dans les *Lettres d'Eugène Delacroix*, du passage où Dela-

croix redit à P. de Saint-Victor une anecdote héroïque recueillie de son frère : « Dans l'une des batailles de l'empire, un régiment de cuirassiers fit merveille sur les Russes. Un soldat s'était emparé d'un drapeau et avait péri au milieu de son triomphe. En rentrant au camp, ses camarades attachèrent son corps sanglant et couvert de son uniforme, sur son cheval. Avec son drapeau dans les bras, ils le soutenaient dans sa marche. » Pour mieux saisir l'imagination de la foule, le tableau fut intitulé *Patrie*, et le succès fut considérable. Cette année, M. Bertrand a été comme enfiévré par les senteurs de la nature qui s'éveille. Son *Printemps qui passe* est plus démesuré que ne le seraient les *Chansons des rues et des bois* en douze mille alexandrins. S'il y règne une fraîcheur d'ensemble, elle est due aux verdure des bourgeons à peine rompus, aux pétales à peine dépliés, à la légère gaze que tendent les vapeurs sur les seconds plans. Le reste rue, souffle, caracole et se précipite avec une ardeur de reflets, de membres disjoints, de chairs fouettées de roses et de bleus, toute malade. La scène évoque l'idée de l'ivresse d'une bande de filles qui, sur les chevaux de sous-officiers et leurs chemises envolées par dessus les moulins, courraient une course à travers les bois de Versailles jusqu'à ce que les gendarmes intervinssent. Ce sont de ces choses folles qui se racontent en un croquis dans *la Vie parisienne*.

M. C. Giron n'est point seulement un intoxiqué, c'est un coupable. M. G. Bertrand peut alléguer que le printemps est une saison capiteuse ; M. Giron a entamé sa « grande machine » après avoir fermé un journal ou avoir pleuré la veille à quelque scène de mélodrame. *Deux Sœurs* : tel est le titre qu'on a déjà lu, ailleurs, sur les colonnes multicolores qui ponctuent la ligne des boulevards. Un landau est arrêté devant la Madeleine, dans un embarras de voitures : une fille y trône, renversée sur des coussins de velours épingle, son havanais aboyant sur la banquette vide. Un ménage passe, celui de sa sœur, bonne ouvrière,



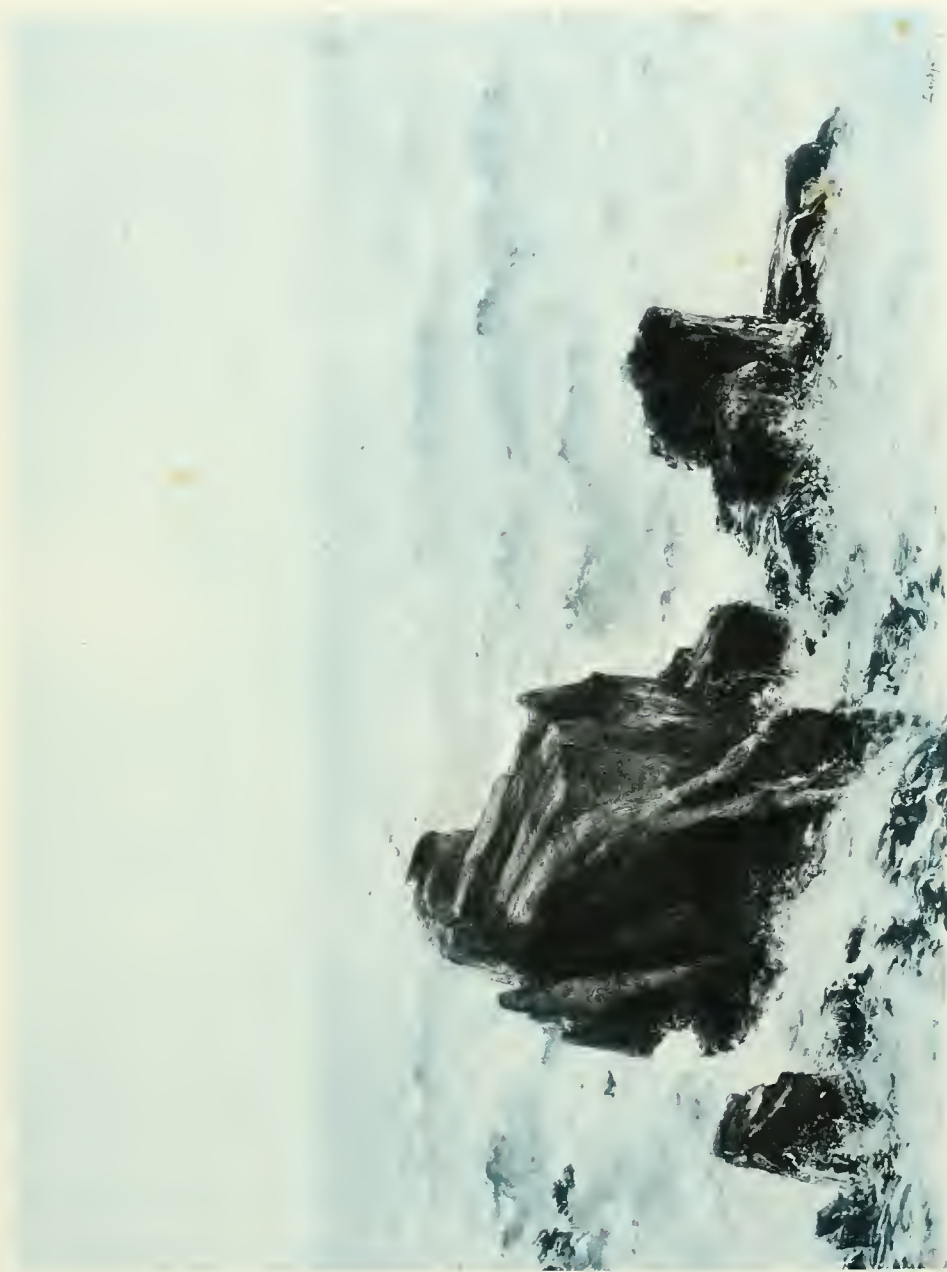
Photochrome Compt. S. C.

LES DEUX SŒURS

Grand pas. (Paris)







LANSYER (E) - L'ÉCUEIL



deux enfants à ses jupes, un troisième dans les bras du mari, et la voilà qui vous « attrape sa sœur » et lui fait les cornes en pleine rue, geste, par parenthèse, d'une très fausse interprétation du peuple parisien. C'est un geste de mœurs napolitain. Et puis, une brave femme du peuple, si fort qu'elle souffre de rencontrer sa sœur déclassée, ne lui fait pas de ces scènes devant les pas-



DÉMAREST (G.-A.). *Au Cimetière.*

sants. Elle l'atteint plus sûrement par le feu de ses yeux, le pli de sa bouche, le haussement de ses épaules, un brusque tour en arrière. Elle ne voudrait point que ses enfants fussent initiés en pleine rue à la honte de la famille.

Autre reproche, non moins grave à d'autres égards : la façade de l'église de la Madeleine est méconnaissable. Ses colonnes sont devenues des colonnettes, et son escalier, sa principale et presque unique beauté décorative, est comme aplati.

Dans la même salle se rencontre une toile, trop développée

aussi peut-être, mais qui prouve que les qualités techniques peuvent sauver les apparences. Du moins, en la marouflant dans



BRIDGMAN (F.-A.). *La Cigale*.

quelque gare, aurait-on la représentation, exprimée dans ses meilleures conditions de couleur et de vie, du Salon carré au Louvre. M. Béroud a pressenti l'objection, et il a fait suivre son titre du sous-titre modeste « étude ». Étude, soit ! Elle est faite pour encourager l'administration à confier au peintre de grands morceaux décoratifs. La copie des *Noces de Cana* y est d'une justesse de ton étonnante. Le gardien qui lutte contre l'insomnie, l'enfant qui s'ennuie et tire sa mère par la jupe, la jeune étrangère qui regarde *l'Assomption* de Murillo avec des yeux ronds, tout y est amusant et bien d'aplomb.

Rendons-nous au salon d'angle situé à l'opposite, pour y étudier un tableau trop vaste encore, mais où le sentiment général sert d'excuse, *le Pilote*, de M. Renouf. Mais en traversant la salle 8, M. Tattegrain, avec ses *Deuillants à Étaples*, nous invite à nous arrêter. Une barque est engagée dans les sables ; on en remporte des cadavres ; les assistants sont à mi-corps ou à mi-



FALGUIÈRE (A) - LE SPHINX



jambes pris dans l'eau, qui roule du sable jaunâtre ; au large, la mer déferle et l'embrun estompe l'horizon. L'impression générale est très forte, l'émotion est communicative. On sent que la volonté a soutenu l'artiste et l'a conduit à bon terme.

L'œuvre de M. Renouf, *le Pilote*, est d'un esprit plus franc. Elle n'appelle pas le saint-sacrement comme élément dramatique. Le danger est là, net, inéluctable. On y va ! si la barque n'arrive pas à temps, le navire entrevu à l'horizon chassant sur ses ancres, toutes voiles carguées, sera poussé par le courant, viré par le vent qui met l'eau en fureur, crevé par les roches meurtrières. La figure du pilote, debout à l'arrière, conduisant la barque à la godille et mesurant de l'œil l'espace, est d'une observation supérieure. Les quatre hommes qui tirent sur l'aviron, inondés par des paquets de mer, la tête nue, le visage brûlé par le vent salin, ont une énergie de geste et de sentiment des plus significatives. La seule réserve — elle est toute technique — est dans le peu d'accord entre un ciel lourd et jaune qui pèse sur une mer verte et transparente. L'unité optique est rompue.

Nous ne doutons pas qu'à l'aide de reflets luisants frisant le creux des lames, l'artiste ne puisse rendre de l'ensemble à cette page considérable. Il est un fin coloriste. On s'en convainc devant son étude de jeune femme passant, vue à mi-corps, dans la claire campagne. *Lizy* — c'est le nom trahi par le livret — est, pour la finesse des chairs, l'ingénuité de la pose, la profondeur du regard, une des plus attachantes études avec, de M. Edelfeldt, et dans le même ordre d'idées, une *Vieille femme finlandaise*, assise, reposée, toute rayonnante dans son costume de vieille grand'mère proprette.

Ce n'est point par le sentiment que brille le *Martyre de Jésus de Nazareth*, de M. Morot. Mais l'anatomie du modèle est rendue avec une assurance du crayon et du pinceau devenue si rare dans l'école, qu'il la faut signaler.

M. Morot s'est inspiré de cette imprécation dans la *Vie de*

*Jésus* : « Ah ! le voilà celui qui s'est appelé Fils de Dieu ! Que le père, s'il le veut, vienne maintenant le reconnaître ! » Son père, les peintres le représentent comme un vieillard bien vêtu, avec une barbe blanche, longue et peignée, serait bien affligé s'il voyait son fils en cet état. M. Morot, s'aidant, dit-on, des ins-



HARRISON (T.-A.). *Les Amateurs.*

tructions minutieuses de M. Renan, s'est montré tout à fait respectueux de la tradition : Jésus est lié sur une croix, non pas rabotée mais formée de deux troncs d'arbres rugueux ; il est lié par les poignets, une épaule, les jambes, et par le milieu du corps, et clouté aux jointures. Les jambes ne sont pas réunies. La tête s'affaisse et regarde vaguement le ciel. Cette tête est le point faible. Elle n'exprime ni l'exaltation extatique d'un martyr indifférent au supplice de sa chair, ni les convulsions inévitables au milieu d'une pareille torture. Le fond est aussi tout conventionnel. On n'y retrouve pas les « ténèbres » qui envahirent le monde épouvanté après que le dernier souffle eut été expiré. Ce n'est





LAURENS (J.P.) — LE PAPE ET L'INQUISITEUR



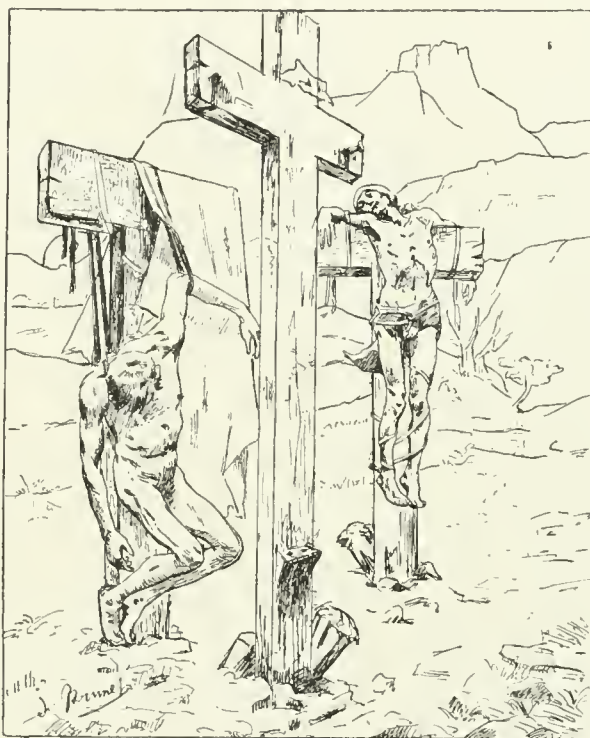
point là un tableau de sainteté, de quelque bout qu'on l'interroge. Mais le métier y est excellent. M. Morot a fait des pas depuis son *Bon Samaritain*, lequel nous faisait redouter la venue d'un fort-en-thème. Il se rapproche plus de M. Bonnat que des professeurs de l'École.

Les genoux, les bras, les cuisses, le haut de la poitrine du crucifié sont des morceaux de facture aussi souples qu'on les rencontre chez les Espagnols. Nous tenons un bon dessinateur naturaliste. Le peintre a un peu abusé des tons rougeâtres.

Le Christ n'a point aussi heureusement servi d'autres qui l'ont choisi pour héros. L'histoire sainte racontée en anecdote nous apparaît comme

une profanation. Que conclure d'un tableau qui montre Jésus sur un calvaire aride, tout seul, tenant encore à une croix à demi descellée, et qui va tomber en arrière? Un autre peintre, M. Brunet, a eu cette idée baroque d'enlever Jésus du gibet du Golgotha. Le bois ruisselle de sang comme la planche sur laquelle un boucher à dépiauté un bœuf. Les cadavres des deux larrons à demi décomposés demeurent seuls... C'est prétentieux, répugnant.

Oublions ces manques de goût devant la bizarre et mondaine interprétation que M. Willette fait du grand drame catholique.



BRUNET (J.-B.). *Les Gibets du Golgotha.*

Un des deux larrons, le mauvais, est encore accroché à l'arbre de douleur. Il agonise. Une fillette passe, qui l'a connu, en a été battue peut-être, mieux encore, qui le prend tout simplement en pitié parce qu'il souffre et qu'il va mourir. Elle arrête son âne, monte debout sur le bât ; tremblante, elle approche ses



GEORGES-SAUVAGE (A.). *Pêcheurs au cabaret (Sables-d'Olonne)*.

lèvres purpurines des lèvres violacées. Sentira-t-il? Partira-t-il pour le voyage inconnu avec la tiède sensation d'un baiser suprême? « Sauvons-nous par la charité », a dit le poète...

Nous n'avons jamais prisé très fort les berquinades de M. Lerolle. On a fait des succès bruyants à ses bergères, en réaction contre les gros souliers du réalisme. Aujourd'hui, il reste un metteur en scène adroit et débile. Son *Annonciation aux bergers* est conçue dans le style du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais Boucher peignait plus hardiment et composait aussi avec plus de franchise. Il n'eût point relégué la Vierge à ce fond éloigné, dans un effet de



Photo. par M. de la Roche.

LA SORTIE DE L'HERBAGE

Peint par V. de la Roche.





CAIN(GJA) — UN GUIGNOL POPULAIRE EN 1795







MOREAU DE TOURS, Carnot à la bataille de Wattignies.

lumière. Il nous l'eût montrée tendant le sein à l'enfant, qui y mord gloutonnement. « Hé! morguene, bien sot celui qui voit le mal! » Ici, les premiers plans sont les dos d'un groupe de bergers : ils s'arrêtent et contemplent respectueusement la robe de saint Joseph. Ne vous attendez pas à des attitudes de vrais bergers, surpris de rencontrer une famille de dieux dans une

étable : ce sont des figurants qu'un régisseur intelligent a appuyés à un portant de coulisses pour un *oratorio* en action. L'âne n'a que trois pattes, les poutres sont en racines de réglisse, et le ventre rosé de la vache est généralement pris pour celui d'une truie.

Telle encore, dans ses lueurs de rampe, s'offre la maigre *Vision de saint François d'Assises*, de M. Chartran.

Je préfère le *Saint Jean l'Hospitalier*, le Jean dont Gustave Flaubert avait évoqué la mystique figure dans une de ses trois Nouvelles. M. J. Aman en a accentué la rude ostéologie au milieu d'un paysage aride. Le personnage est éclairé à pleins reflets, comme se présente un vieillard nu, dans un sentier, au bas d'une pente. Il boit avidement. Il vit.

Pourquoi chercher sans cesse à éteindre ce sentiment des réalités ? Vivons-nous dans un rêve ? M. Maignan n'a-t-il pas gagné beaucoup en « épaississant » son faire, ainsi que dirait une précieuse ? Il manie les blancs avec habileté. Le large panneau dans lequel il a groupé des fleurs et deux jeunes filles sur une terrasse, en enlevant le tout en clair sur le ciel lumineux, est d'une bonne inspiration et fera grand effet sur la paroi d'une galerie.

M. Doucet, dans son *Agar*, — dont la critique signala la tenue énergique quand il l'expédia d'Italie à l'École des Beaux-Arts, comme envoi de Rome — ne proteste-t-il pas contre cet alanguissement du dessin et de la palette, dont on veut faire des signes de distinction et de raffinement ? La femme brune a roulé comme un lourd paquet sur le sable clair. Sa silhouette provoque une impression poignante.

Nous ne cesserons de réagir contre ce qui conduit à l'énervement. M. Comerre s'est trompé par deux fois : dans sa *Japonaise*, il montre une jeune fille drapée de rose, debout devant une draperie rose éteint, un éventail rouge dans la main. Le peintre n'a pas senti la saveur de ces étoffes originales, ni le type jeune



*Fait par Jérome*

*Photographie Goupil & Co*

NOVEMBRE



et frais qu'il avait à traduire. Dans son *Silène*, il a traité le dessin de ses nus avec une visible insuffisance.

Le sujet de *Silène lutiné par les bacchantes* n'est ni plus vieux, plus démodé que tel autre. Il faut savoir en user. M. Roll ne lui avait-il pas donné un renouveau dans une de ses pages de débuts, vibrante, éclatante de santé! M. Comerre n'y a vu qu'un homme



ARMAND-DUMARESQ (C.-E.). *Chacun son tour.*

à gros ventre, gris de gros vin, se livrant avec des personnes trop déshabillées, dans un bois, à des écarts d'une gaîté blâmable, et que réprimerait le garde champêtre, si les passants le prévenaient. Cette mythologie en goguette manque de gravité.

M. Makart est moins excusable encore, parce qu'il sait encore moins dessiner, composer et peindre. Où et chez qui et quand se dévêtent ces jeunes femmes, mêlées à d'autres qui

jouent aux échecs ou font voler des papillons blancs? Ces formes incorrectes ont traîné depuis des centaines d'années dans tous les recueils d'images. Cette architecture maniérée, aux tons boueux, n'appartient à aucune des renaissances signalées jusqu'à ce jour.



CABAILLET-LASSALLE (C.-L.) *Le Départ pour le Marché.*

M. Makart a été bien mal conseillé d'envoyer de Vienne à Paris une tapisserie aussi passée de style, de goût et de ton. L'air de Paris est cruel pour les gloires que surfont les enthousiasmes locaux.

En insistant sur l'effort des grandes peintures, distinguons soigneusement l'estime que l'on doit réserver à la spontanéité toute volontaire du talent.

Le génie n'a point de préoccupations exclusives.

Il se peut parfois qu'il éprouve le besoin d'une surface ample. Quand Eugène Delacroix vit rayonner devant ses yeux



FRÈRE (T) - LE CAIRE





les *Croisés entrant dans Constantinople*, l'allure rude des vainqueurs à cheval, l'horreur des femmes gisant violées, l'ardeur du ciel bleu illuminant les remparts et la mer, les étendards flottant au-dessus des groupes, tout exigeait le développement. Bien au contraire, Rembrandt, imaginant l'intérieur de l'atelier où Joseph rabote une planche pendant qu'un rayon de soleil tombe sur le sein blanc de sa femme et rejaillit en reflets, se contentera d'un petit panneau.

Il n'en est pas moins vrai que, dans la pratique, la difficulté



BUKOVAC (B.). *Les Ébats* (étude).

croît avec les dimensions et que, en vue de la décoration des monuments publics qui incombe à l'État, l'État doit encourager cette gymnastique spéciale.

La décoration des murailles à l'aide des scènes où l'homme forme le motif principal est née de l'anthropomorphisme. Les Égyptiens l'ont pratiquée abondamment, en peinture; les Assyriens, en sculpture de bas-reliefs; les Grecs également. Pompéi et Herculaneum nous ont légué des fresques décoratives, même d'un style tout familier. Le Moyen-âge fit un usage multiplié de la tapisserie et du vitrail.

Certes, nous préférerions qu'on fit de la peinture à personnages, si facilement banale et médiocre, un usage plus discret; qu'à l'exemple du Moyen-âge français, la représentation de l'activité humaine ne fût que le complément concret d'une décoration générale, subordonnée à une ornementation ornementale, c'est-à-dire parlant d'abord par ses lignes, puis par ses reliefs, puis par des colorations accusant les nervures ou les plans principaux. Les motifs de scènes à personnages viendraient alors comme couronnement. Ils retraceraient, selon l'endroit, des faits historiques, des paysages appropriés aux centres, des figures mythologiques ou religieuses. Mais on ne peut songer à y renoncer en fait. Qui-conque, en Suisse, par exemple, est entré dans une ancienne église catholique transformée en temple protestant ne peut oublier la froideur que provoquent ces murailles nues. Les salles de nos mairies sont des endroits dont les murs doivent parler. Elles répondent insuffisamment aux sentiments quand le citoyen va déclarer une naissance ou une mort, accomplir le tirage ou la révision, accepter le mariage. Ce n'était pas sans raison que l'ancienne magistrature exigeait un Christ en croix en face des témoins ou des accusés qu'énervent les formalités et les longueurs de l'audience. Les yeux sont bons conducteurs de l'électricité morale.

Un monde, quelles que soient ses raisons nouvelles d'existence, ne rompt pas brusquement avec le vieux monde. La ville de Paris, en tête du progrès, l'a senti. Elle a provoqué des concours pour la décoration de ses écoles, de ses mairies. M. Gervex, un des mieux doués, des plus dégourdis, dans la jeune génération, a été lauréat dans ces concours avec M. Blanchon. Il envoie ici la dernière page de son programme. Elle est destinée à la mairie du dix-neuvième arrondissement. C'est un *Bureau de bienfaisance*. L'artiste a tiré bon parti des types qui viennent puiser à la mamelle toujours gonflée de la charité. Il a évité la sensiblerie et la vulgarité. Il a finement dégagé des vêtements usés



GERVEX (H) - BUREAU DE BIENFAISANCE



leur dignité confuse, des attitudes courbées par l'âge ou la misère, leur éloquence sympathique. L'observation est d'un ordre tout à fait élevé dans ce tableau dont la qualité est encore l'intuition du moderne.

Au-dessus des personnages qui garnissent l'intérieur, on entre-



DUPAIN (E.-L.). *Le Chemin difficile.*

voit une cour pleine de neige, d'une telle justesse d'apparence qu'on peut presque mathématiquement en calculer les dimensions.

Les mêmes souplesses de rendu ne se retrouvent point dans le portrait de la *baronne de Beyens*, trop longue, mal habillée.

Mais reprenons le fil tenu qui nous sert de guide dans le vague et immense labyrinthe des salles. Nous cherchons les pages où l'artiste a abordé hardiment le sujet classique.

M. Rochegrosse est un de ces « jeunes » qui courent gaiement à la poursuite des rimes riches. Il suit la musique de



PEARCE (C.-L.), *Porteuse d'eau.*

M. Théodore de Banville, lequel sait faire chanter des mélodies d'esprit tout mythologique sur un instrument d'un doigté tout contemporain.

M. Rochegrosse a lu Homère, et nous peint une *Andromaque* qui ne se réclame en rien de l'École des Beaux-Arts, École fort respectable en soi, mais où, récemment, il a eu l'esprit de se faire black-bouler à l'occasion du concours pour le grand-prix de Rome. La langue qu'ont parlée Michel-Ange et Raphaël à

la cour de Léon X ou de Jules II sera perpétuellement un sujet d'admiration. Mais Paris, en 1883, parle une langue résultant de pensées et d'habitudes différentes. Il est opportun d'en dégager les tournures, l'accent, de noter ce que l'archéologie lui a apporté de mots nouveaux, de constater ce que Racine et Victor Hugo ont infusé de particulier dans la tragédie et dans le drame, de surprendre ce que la guerre de 1870 nous a enseigné sur les larmes chaudes, sur le sang et sur l'incendie.

« Après la prise de la ville, le prince royal Astyanax est, sur l'ordre d'Ulysse, arraché aux bras de sa mère Andromaque, pour être jeté par dessus les remparts. » M. Rochegrosse a interprété ce thème avec une ardeur saisissante. A droite, des cadavres de femmes nues, des têtes coupées ayant sur les lèvres un rictus effrayant; sur l'escalier qui fend diagonalement la composition,



JEANNIOT (G.P.) - LES ELEVES CAPORAUX







*Photographie Goupil & Co*

*Point près St Basom*

EN NORMANDIE



les reflets de Troie embrasée... « *Jam proximus ardet...* » A gauche, règne le rempart construit en blocs cyclopéens, au haut duquel pendent des cadavres cloutés par les bras. Au milieu, un groupe de soldats, casqués de coiffons en airain bien écuré, avec de triples aigrettes à crins multicolores : ils retiennent à bras le corps une mère éperdue, hurlant, griffant, pendant qu'un chef emporte fiévreusement l'enfant qui crie et qui se débat. Tout au haut de l'escalier, diagonal comme celui d'un quai en partant de



SINIBALDI (J.-P.). *A la campagne.*

la berge, un spectateur fouetté par le vent brûlant et chargé de fumées, reste triomphant et impassible : c'est l'âme du drame, le prudent Ulysse.

Certes, il y a là la marque d'un talent jeune, rêveur, nourri d'études toutes personnelles, qui joue des coudes et prend sa place. Les débuts de Régnault ne donnaient point, pour la tempérance du coloris, la vérité de l'action et l'imagination des accessoires, des promesses aussi appuyées, surtout celles-ci succédant au succès de la *Mort de Vitellius*, de l'an passé.

Nous ne concluons pas de cet éloge très sincère que M. Roche-

grosse va faire fermer l'École, qu'il va entraîner les écoliers éperdus dans la lecture d'Homère traduit par M. Leconte de l'Isle, ou dans les fouilles de M. Schliemann. Un décret ministériel



BISTAGNE (P.). *Barque de pêche à Marseille.*

pourrait seul remédier à un état de choses qui vicie particulièrement le courant par la reconnaissance et l'entretien officiels de trois ateliers de peinture administrative. Le projet de remaniement est à l'étude. Des personnes d'une grande bonne volonté constituent la Commission supérieure des Beaux-Arts. On les convoque de temps à autre. La prudence est la garantie de la compétence. Attendons!

Mais l'art marche, comme l'eau coule, à l'air libre

ou par canaux secrets. Rien n'est plus fort que l'éducation que se fait la foule elle-même en discutant les choses en public, en vainquant une à une les répugnances, en s'apitoyant sur les victimes de l'intolérance. Même les liqueurs nouvelles, extraites d'herbes bizarres par des chimistes qui n'ont pas de diplôme, ne



CAROLUS DURAN — VISION





*Photographie Girard, N. 14*

*Pont sur le Rhône - Alais*

LA FILLE DU PASSEUR





lui répugnent pas. Par exemple, cette année, les mêmes visiteurs qui subissent la fanfare un peu bruyante de M. Rochegrosse n'ont aucune antipathie pour la mélodie de M. Cazin murmurée en mode mineur.

M. Cazin a lu la Bible. L'épisode d'Holopherne méchamment mis à mort par Judith lui a paru susceptible d'une interprétation nouvelle. Il s'y est appliqué, avec sa douceur têtue, avec son recueillement détaché de toute concession vaine.



BUTIN (U.-L.-A.) *Mise à l'eau.*

Horace Vernet, pendant qu'il mettait la Bible en souvenirs de voyage, nous avait représenté une grande juive brune, roulant des yeux, retroussant sa manche, agitant un damas, prenant son temps pour trancher comme un radis le cou d'un Holopherne qui ronfle des alexandrins de tragédie. Toute une génération a frémì, au Luxembourg, devant cette scène dont Ponsard dut jalouser l'effet. M. Cazin s'en est tenu à une mise en scène plus recueillie des chapitres IX et X du livre célèbre, naïf et verbeux comme une complainte : « Or, Judith sortit, et sa servante avec elle ; et les gens de la ville la regardèrent jusqu'à ce qu'elle fût descendue

de la montagne... puis ayant allumé des feux sur leur tour, demeurèrent au guet cette nuit-là... »

Judith était une dame de grande famille. Veuve depuis trois ans et demi d'un Manassès frappé d'une insolation en surveillant les moissonneurs qui coupaient son orge, elle menait une vie retirée. Riche et « de beau regard » elle était pieuse « et il n'y avait aucun qui dit aucun mal d'elle ».

Quand elle apprit que Ozias allait rendre la ville après cinq



BERTHON (N.). *Procession des pénitents noirs de Billom le jeudi saint.*

jours, son patriotisme s'exaspéra et elle conçut le projet de la délivrance. Après d'ardentes prières, des prosternations devant le

Seigneur, elle appela Abra, sa servante, dépouilla son costume de veuve, lava son corps, s'oignit de très bon myrrhe, disposa sa chevelure, y ajouta une couronne, se vêtit des robes de ses jours heureux et chaussa des sandales. Elle prit des bracelets, des fleurs, des boucles d'oreilles, des anneaux, s'accoutra de tous ses ornements. « Et le Seigneur aussi lui augmenta sa beauté. »

M. Cazin n'a pas suivi ce programme comme l'ont fait, par exemple, les peintres de la Renaissance, que séduisaient le motif décoratif, l'attifement somptueux, la volupté orientale. Il a cherché surtout à dégager de Judith le type de la femme simple, dont une résolution inébranlable assure le geste. C'est à la servante qu'il a réservé la sensibilité.

Sa Judith a franchi les portes. Ayant passé devant les prêtres qu'avait émerveillés le rayonnement surnaturel de sa beauté,



ROY(M).—AU QUARTIER...HUIT HEURES ET DEMIE



« elle prie le Seigneur ». On sait qu'elle conquiert sur Holopherne un empire rapide à ce point qu'elle ne fut pas souillée par lui.

Les murailles de Boulogne-sur-Mer ont contenté la soif modérée de M. Cazin pour l'archéologie. Quels documents, en somme, possède-t-on sur les murs de Béthulie ?

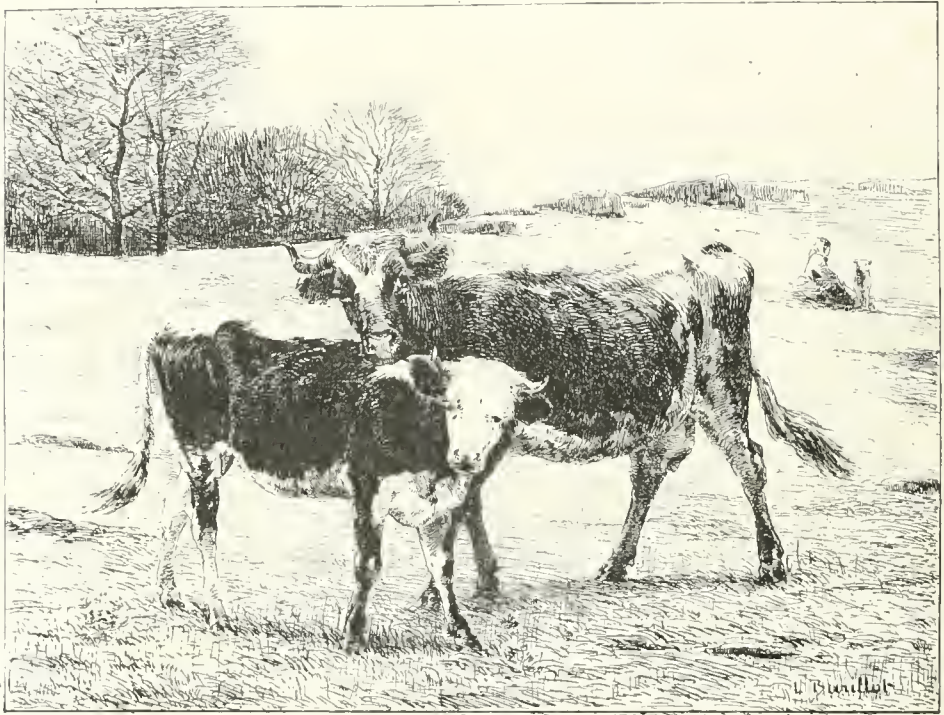
Du feu qui flamboie sur les tours a partout les mêmes langues pointues. Partout aussi une femme qui va descendre le



BULAND (J.-E.) *Pas le Sou !*

matin une montagne et ensuite traverser un camp ajuste un manteau par dessus ses vêtements d'apparat. Une servante qui dit adieu à son promis n'a point deux façons de lui serrer la main et de le regarder dans les yeux. C'est reprendre le système familial d'interprétation dont usa Rembrandt. Le peuple groupé qui acclame l'héroïne dont il sait les projets, les soldats fatigués... Ah ! cependant ici j'arrête M. Cazin. Je ne puis le suivre aussi passivement que je l'eusse fait si j'eusse vécu au XVII<sup>e</sup> siècle, époque où l'on

n'avait peu souci, en Hollande surtout, de la vérité historique. Si mon imagination, si mon cœur s'associent à l'action de ses héros, c'est que ces sentiments sont ou peuvent être à peu près les mêmes sous toutes les latitudes et en tous les temps. Mais mon éducation d'homme de 1883 m'a fourni sur les habitudes du



BARILLOT (L.). *Noiraud et sa Mère.*

temps passé des renseignements précis et que la fantaisie de l'artiste ne peut me désapprendre subitement. Un homme en armure Moyen-âge ne peut plus passer pour un Hébreu; j'ai trop souvent reporté les pièces de son habillement à une date précise de l'histoire de France. Cette enclume est celle du forgeron qui demeure à ma porte. Les vêtements de cette femme, qui serre son enfant sur son sein vidé, sont ceux de cette mendicante à qui j'ai fait l'aumône hier au soir dans l'ombre d'une porte cochère...

J'accepte donc le langage pictural de M. Cazin, ses belles qualités de coloriste tiède et remuant, son dessin indicatif et



MAILLART (D.-U.-N.). *Étienne Marcel et la lecture de la Grande Ordonnance de 1357.*

ingénu, sa poésie mystique. Mais je lui demande en grâce de parler plus clair à la foule qui va à lui, moins par fatigue de l'impeccable virtuosité des portraits de M. Cabanel et des *Aurores* de M. Bouguereau, que parce qu'elle sent qu'une âme conduit son pinceau comme une noble femme maîtrise un galant homme. Je lui demande de ne plus lui offrir de généralisations aussi raffinées et de ne plus écrire en caractères hiéroglyphiques.

C'est par des qualités de sentiment discret que nous retient l'*Amour au village*, de M. Bastien-Lepage.

Pendant que l'Académie sévit sur notre école, enseignant aux enfants que l'idéal exclusif consiste, non pas dans le style qui découle naïvement de la beauté morale et de l'harmonie physique, mais dans les arrangements de lignes admirés chez des maîtres qui n'y songeaient point, — une infiltration de sentiment vrai coule en secret de l'étranger, glisse sous les murailles de carton, les pourrit, de temps à autre arrose nos jeunes arbres et leur fait pousser une verdure plus claire. *L'Amour au village* est une traduction, libre s'il en fût et d'accent tout français, d'un thème anglais. Nous voyageons peu. Il a fallu l'Exposition universelle de 1878 pour nous révéler ce que l'école Anglaise agite, sous des formes naïves mais sincères, d'observations touchantes, tout ce qu'elle fait passer sur les champs de la couleur et de la ligne de souffles partis du profond des cœurs.

C'est, au bout d'un jardin clôturé par une haie sur laquelle sèchent des mouchoirs frais lavés et qu'accoste une touffe de haricots en gousses, un garçon qui vient dire à une fillette des choses qui la charment, la font muette et interdite, et qu'elle écoute le dos tourné. Il n'a pas des gestes d'orateur, oh ! non... L'enjoleux compte sur ses doigts des chiffres qui ne s'additionnent que vaguement ! Vague arithmétique et silence inutile... Combien l'amour a de langages ! Croirait-on qu'au Japon il serait de la dernière indécence d'adresser à une femme de laquelle on espère triompher une phrase plus précise que celle-ci : « Ce matin, j'ai passé près d'un étang où nageaient côte à côte deux canards ! »...

Le sentiment de cette composition me pénètre. Je regrette infiniment que M. Bastien-Lepage n'ait point accepté les offres forcément modestes de l'administration et qu'il n'ait point été suffisamment flatté de figurer au musée du Luxembourg, où l'appellent son talent personnel et son influence non déguisée sur l'école. J'en aime peu cependant le mode de peinture. Il trahit un orgueil intraitable, agressif. Il est égal et dur. Il met à peu près tout au même plan, ainsi que dans une tapisserie du quatorzième



siècle : les haricots, la culotte en cuir, l'allée où somnole une vieille femme. La silhouette du village, le clocher, exquis en tant qu'images de la douce nature lorraine, s'enlèvent sans nuances attédiées sur le ciel. Les tons jaunes ravissent aux chairs leur souplesse. Ce n'en est pas moins là le chef-d'œuvre du jeune maître.

M. E. Adam a peint, mais dans un mode de pinceau un peu uniforme, un des bons tableaux de genre du Salon : la



TATTEGRAIN (F.). *Les Deuillants, à Étapes.*

*Fille du Passeur*, une paysanne ni trop robuste ni trop élégante qui, debout à l'arrière d'une barque, la pousse à la perche. Le mouvement est des plus vrais et ne rappelle point la pose figée des modèles d'ateliers. La rivière à passer est calme, coulant moirée entre deux larges berges. Telle la Seine à Valvins. Le poème parle cette langue juste et française et moderne des vers de Léon Valade, par exemple.

M. Léon Lhermitte, l'excellent élève de l'excellent professeur M. Lecocq de Boisbaudran, a retracé d'un pinceau robuste la pose, les formes, l'habillement d'une *Fileuse* au geste très franc, assise dans une chambre de campagne, toute à son

affaire, bien autrement paysanne que ces paysannes de romance qui avaient établi la réputation de M. Jules Breton. Il y a joint la *Moisson*, tableau à personnages de grandeur nature ainsi



Boggs (F.-M.). *Place Saint-Germain des Prés*, 1883.

que le précédent, mais qui nous inspire quelques réserves. C'est une réplique évidente du tableau de l'an dernier, la *Paie des Moissonneurs*. Rien de plus redoutable

les pendants ! Le peintre est préoccupé de ne point faire pareil, tout en maintenant son arrangement dans un même ordre d'idées, dans un même style. Le paysan, qui se reposait assis dans la cour de la ferme, est debout. Il s'arrête pour aiguïser sa faux, les muscles détendus par la fatigue, cuit par la chaleur, baigné de sueur à un point que connaissent seuls ceux qui ont assisté à une moisson dans la Brie. Mais la silhouette est plus tragique qu'on ne le supposerait. Les plis de sa culotte sont comme coupés à la serpe. La paysanne accroupie et de dos, au premier plan, rappelle les morceaux de pratique dont Raphaël abusait dans ce qui suivit la rayonnante maturité de son talent

Nous ne nous arrêterons point à la *Plage* de M<sup>me</sup> Demont-Breton. Il s'est formé un parti puissant pour encourager cette artiste, dont nous ne méconnaissons pas les bonnes intentions mais dont le talent ne se dégage pas clairement pour nous. Les



JIMENEZ LI — UN CONCOURS DE VIOLON





*Photogramme Coupié & Co.*

LA FEMME QUI LIT

*Print par Honore*



gamins nus, qui, sortis du bain, se sèchent au soleil autour d'une paysanne assise, trahissent encore des inexpériences de crayon. Le ciel qui domine cette grève blanche est plombé. Les chardons,



BÉROUD (L.) *Au Louvre (étude)*.

en revanche, ont poussé bien en plein air.

La nudité, il faut sans cesse y revenir, offre d'infinies difficultés. Le public, déshabitué de la voir agir, est inapte à la juger sainement. Les artistes ne peuvent la consulter que dans le jour froid

d'un atelier sur des modèles douteux et dans des poses conventionnelles. Ils n'en peuvent guère extraire que des morceaux sans accents mordants. Cependant, il faut insister pour qu'ils ne s'en déshabituent pas. Elle est le fondement des études premières, elle contient « les humanités » de l'artiste. Elle enseigne, avec la construction rigoureuse, la force du modelé, les infinies variétés du ton, le goût.

Un sculpteur nous donne cette année un exemple déterminant

de l'utilité, des avantages du tête-à-tête aussi prolongé que possible avec le nu. C'est M. Antonin Mercié. Il lui avait plu déjà de nous montrer qu'il savait manier la brosse, étaler la palette, faire saillir les plans à propos d'une poitrine de femme blonde. Il a fait un effort plus complet : il envoie à ce Salon-ci une *Vénus*, ou mieux, une femme sortant du bain, assise sur un banc de marbre noir, sous des lauriers qu'envahit l'ombre opaque. De longtemps une telle étude ne nous était passée sous les yeux.



STOTT (W.), *Ronde d'Enfants*.

La silhouette générale est comme celle d'une statue dont la vive lumière lustrerait les contours ; le mouvement est gracieux et les attaches des membres sont irréprochables. La blonde créature pourrait se lever, marcher vers son Adonis, lui tendre ses bras roses veinés de bleu. Ce qui nous intéresse à un point tout spécial, c'est l'épaisseur, la rondeur, la santé de la chair qui revêt les os, la vigueur féminine du muscle. Rien ne fait mieux saisir le sens du mot « modelé » inventé pour expliquer ce jeu naturel des saillies qu'accuse la lumière, et qui évoque en plus la pensée d'une sorte de poussée de la vie intérieure.





LANDELLE (C) - FEMME DE BETHLÉHEM





*et par A. Meunier*

*Photogramme sculpté n° 136*

MARTYRE DE JESUS A NAZARETH



Cette science du modelé fait aussi la force de M. Paul Dubois, en dehors de l'observation du type et du caractère qu'il possède à un degré magistral. Ce sculpteur-peintre a ici un portrait de jeune fille assise, *M<sup>lle</sup> de C.* Ce portrait, grave de pensée et familier de pose, est digne des maîtres du dix-huitième siècle jusqu'à la jupe et aux mains; il est moins intéressant dans la partie inférieure. Un autre petit portrait du *docteur Parrot* est un peu sommaire. M. Dubois n'a pas le talent léger. Il lui faut le recueillement.

Nous avons souvent demandé à M. Falguière quel mauvais génie le pousse à quitter la terre glaise pour la peinture à l'huile, le ciseau pour le pinceau. Il s'entête. Son portrait de *M<sup>me</sup> C.* n'est point ressemblant. Le raccord entre les chairs du visage et de la poitrine est d'une maladresse visible. Les mains sont sans accent. Un éventail rouge donne, dans la partie gauche, une tache d'une vulgarité impardonnable. Mais que dire de son *Sphinx*? Une grotte, un frotis de grotte dans laquelle des morceaux de viande humaine sont tombés au hasard, comme dans le baquet banal de



GARDNER (M<sup>lle</sup> E.-J.). *La Captive.*

l'amphithéâtre. Deux ronds qui luisent : des yeux de chats? Ni composition, ni essais de colorations recherchées, ni ce modelé, qui serait la seule excuse des préoccupations d'un sculpteur se délassant de son métier.

Plus l'homme nous est sympathique, plus le sculpteur est éminent, et plus nous avons le droit de l'avertir qu'il roule sur une pente où personne ne s'intéressera plus à sa chute. Nous risquons de perdre un sculpteur de mérite, nous ne gagnons pas



DELANOY (H.-P.). *Inde et Orient.*

un peintre. Cette peinture incompréhensible va aller dans quelque musée lointain intriguer les étrangers de passage, qui penseront y voir le ren-

toilage maladroit de quelque vieille toile espagnole. Qui donc y gagne ?

« Les destins et les flots sont changeants... » a le droit de murmurer la *Psyché* de M. Jules Lefebvre, assise sur le rocher infernal qui surplombe les eaux noires et les brouillards du Styx, regardant vaguement les ombres qui s'enfuient, tenant entr'ouvert un coffret.

Il n'y a jamais eu lieu d'être enthousiasmé par l'institution des médailles. Elles rabaisent les peintres au rang de collégiens, ou les assimilent aux industriels qui ornent leurs en-têtes de factures de profils de souverains ou de couronnes mi-parties de chêne et de laurier. L'Angleterre n'en décerne pas, et son école n'en est pas moins active. Mais la médaille d'honneur peut se défendre. Aux jours où la reçoivent les Meissonier, les J.-P. Laurens, les Bon-



PETIET (M<sup>ELLE</sup> M) — LE PETIT JOURNAL





nat, les Baudry, les Puvis de Chavannes, elle est la consécration d'une vie de labeur et de talent. M. Jules Lefebvre y avait particulièrement droit cette année. Sa toile, d'un sentiment moins vapoureux, d'une donnée plus poétique, est d'une touche plus vraie qu'on ne le vit lors du *Bain de Diane* ou du *Mariage antique*. Il dirige un atelier nombreux, et son nom a souvent passé en tête de la liste des jurés. C'est de chez lui que sort M. Rochegrosse, qui a conquis, au troisième tour de scrutin, c'est-à-dire malgré les influences adverses, le prix du Salon, et dont *l'Andromaque* est bien autrement vive que ce *Paolo et Francesca aux enfers*, auquel les efforts de M. A. Cabanel ont fait attribuer, contre toute notion d'équité, l'unique première médaille. Les figures de Virgile et de Dante sont là de durs mannequins drapés; le groupe des deux amants s'élève sèchement au-dessus d'un foyer en flammes de Bengale qui éclaire et met en relief ce que le goût commande d'atténuer.

Les trois ateliers administratifs n'ont point récolté le dessus du panier. M. Lœve Marchand, auteur d'une académie d'homme, un homme nu marchant à l'aube, les bras levés parmi des tombeaux et baptisé *Bélisaire*, est élève de MM. Pils et Luminais. M. A. Renan, dont *l'Aphrodite naissant de l'écume des eaux* marque les sérieux progrès, est élève de MM. Delaunay et Puvis de Chavannes, et M. Rosset-Granger l'est de MM. Dubufe et Mazerolles. M. Rosset-Granger a donné une note de début extrêmement délicate dans sa *Charmeuse*, une blonde s'enlevant en clair sur un ciel rosé. M. Paul Robert, à qui l'État a acheté une *Andromède* adossée au rocher, les bras étendus, la tête pâmée sur l'épaule, se réclame de MM. Guillaumet, Bonnat et Henner.

On peut, sans s'aventurer trop, pousser encore quelques recherches dans le livret. Ces indications n'ont souvent pas grande signification. Le tempérament, quand il est franc, se révèle toujours. Par exemple, M. Roll, qui a brossé si hardiment son



Cor (P.-A.). *Portrait d'Ernest T.*

étude de *Vache*, achetée par le Luxembourg, sort de l'atelier de M. Gérôme, qui, personnellement, recherche le contour, use adroitement de pinceaux en marte et de blaireau. Malgré l'écrasante concurrence de l'enseignement gratuit et officiel, des ateliers dissidents se sont ouverts et prospèrent. Celui de M. Bonnat est particulièrement suivi par les étrangers, par les Américains et même par un Japonais, et celui de M. Chaplin par les dames. M. Carolus Duran a été le maître

de M. Sargent. M. Cabanel a eu M. Lehoux, dont le *Berger étouffant un lion* demeurera fixé dans la mémoire des critiques comme un type du style ampoulé, et M. Morot qui n'est point poncif.

En somme, c'est dans nos ateliers officiels ou privés que les étrangers qui se sentent doués viennent puiser les éléments de leur instruction. Chez nous encore seulement on apprend à dessiner l'académie, la pierre angulaire des études.

Quoique l'art du portrait soit celui qui s'enseigne le moins, combien encore nos portraitistes sont supérieurs à nos voisins ! Tous les maîtres anciens l'ont pratiqué d'instinct, parfois comme délassement, et s'y sont montrés excellents, parce qu'ils possé-

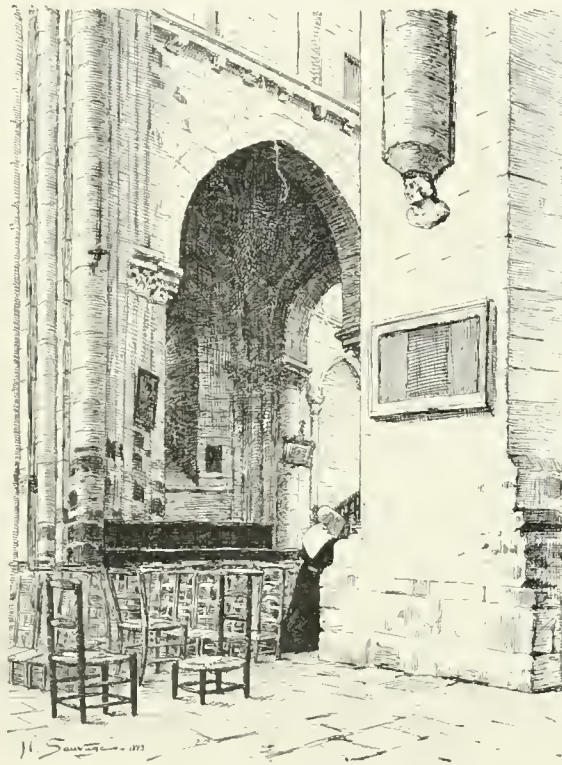


GEOFFROY (J) ... L' HEURE DE LA RENTRÉE



daient dans tous les détails l'art de construire une figure nue. L'exposition des *Portraits du Siècle*, ouverte à l'École des Beaux-Arts, en montrant quelle supériorité il avait atteinte dans le XVIII<sup>e</sup> siècle et quelles notes naturalistes lui fit donner Louis David, établissait que notre jeune école lui imprime une nouvelle énergie. Les temps durs de feu Ingres, les temps gris de Flan-drin, les temps roses de Dubufe père, sont passés.

M. Bonnat, après ceux que nous avons déjà signalés, est un de nos portraitistes émi-nents. Il a dû même entièrement se consacrer à ce genre, pour répondre en homme poli aux demandeurs de marque et aux jolies demandeuses qui assiègent l'antichambre de son atelier, dans son charmant hôtel de la rue Bassano. Inutile d'a-



SAUVAGE (H.). *Intérieur d'église à Blois.*

jouter qu'il choisit. Mais il pourrait devenir la victime de sa trop bonne étoile. Il est visible qu'il cherche et qu'il rencontre la ressemblance des traits; mais il ne pousse plus ses investigations jusqu'à la ressemblance de la tournure et du vêtement particuliers à chaque modèle. Il en arrive à peindre de pratique les draps et les soies. Son ministre des États-Unis, *M. Morton*, est tout droit et boutonné, brossé, comme s'il avait endossé dans le vestiaire de l'atelier une redingote historique,



COMERRE (L.) *Portrait de M<sup>lle</sup> Achille Fould.*

laquelle, à peu de variantes près, a servi pour M. Grévy, M. Thiers ou Puvis de Chavannes. Telle est au moins l'impression pour les personnes qui ne connaissent point M. Morton, que l'on dit d'ailleurs fort reconnaissable, quant au visage. *M<sup>me</sup> K...*, dont l'ensemble proscriit pourtant la banalité, semble ici ne point s'habiller autrement que la première personne venue abuserait des traînes. Nous aimons peu ce croissant en diamants blancs

que le peintre a piqué dans ces cheveux bleutés, conseillé par quelque poète anémique qui aura évoqué pour un sonnet une rime à « Phœbé ». La pâleur verte de tout un côté de la figure et les coins des lèvres frottés de bleu atténuent l'harmonie de ce fier visage.

M. Puvis de Chavannes est inégalement heureux cette année. Nous ne lui aurions point conseillé l'envoi de son *Rêve*. Pour le public, cette composition est trop subtile et d'un rendu presque sommaire.

Les trois apparitions qui glissent dans l'atmosphère lunaire perdent leur grâce voilée dans ce capharnaüm de tons violents et de motifs banaux qu'on intitule le Salon ! En revanche, nous nous



RAVEL (EIL) UNE REPETITION DE CHANT







Photographie: Goupil & Co

Extrait des *Robes de Paris*

MAZARIN ET SES NIÈCES



déclarons bien touché par son portrait de *M<sup>me</sup> M. C...* On ne saurait rien imaginer de plus parlant que cette personne vue seulement à mi-corps, debout, prise dans une robe sans coquetterie mais sans sécheresse. Le visage est fatigué, pâli par les années, qui roulent en emportant parfois les êtres aimés et toujours les illusions vives. La pose est droite, frêle, sans roideur,



PUVION DE CHAVANNES (P.). *Le Rêve.*

le regard mélancolique est profond sans amertume. Si l'on juge au pur point de vue du sentiment qui se répand comme une odeur suave et réconfortante, c'est là l'œuvre supérieure du Salon. Mais cet effet est obtenu au prix de sacrifices visibles en tant que pratique de la peinture. Notre société tumultueuse ne se contente pas de ces notes condensées jusqu'à l'austérité. Quelque chose de trop abstrait enveloppe ce modèle. On donnerait bien sa mère à

pourtraicturer ainsi, et les larmes monteraient souvent aux yeux ; mais sa femme, mais sa fille?...

M. Desboutins est un artiste de valeur réelle qui continue, sans y songer expressément, les bonnes méthodes du dix-huitième



FRIANT (E.). *Un peu de repos.*

siècle, celle de Lépicié, par exemple. L'État lui a acheté comme un morceau de peinture à retenir un portrait de femme qu'il intitulait modestement *Étude*. La physionomie aiguë et sincère est un bon type de la bourgeoisie actuelle.

M. Georges Lehmann — un Russe, un élève de l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg, — a résolu avec une amusante adresse ce problème, tout moderne, de faire joli et

fraîche, à travers une voilette baissée, une mondaine en toilette.

Le portrait d'un peintre de paysage assis devant sa toile ébauchée sur le chevalet, et se disposant à allumer la cigarette qu'il vient de rouler, peut passer pour un vigoureux tableau de genre. *Un peu de repos* (c'est le titre au livret) est d'une saillie de ton et de lumière très remarquable, tel que M. Mathey en a eu longtemps le privilège.

M. Jacques de Lalaing est un peintre belge, qui s'est fait, du premier coup, distinguer par un portrait de curé assis, les mains croisées, la tête un peu penchée, bien en lumière, énergique



MERCIE VALVÉNUS





Vierge, Demost. Breton 1887

Printed by M. J. Dumont-Breton

Photographie Goupil & Co

LA PLACE





et pas agressif, et encore par une scène prise évidemment sur nature pendant nos désastres. *Prisonniers de guerre* : quatre ou cinq grands jeunes soldats, des cavaliers, dans une chambre, assis sur des bancs, sur des chaises, accablés, surmenés, blessés peut-être, tombant de sommeil, hâves jusqu'à en sembler morts. On croirait relire une de ces scènes de la guerre de 1870 qu'a



SMITH-HALD (F.). *Inquiétude.*

racontées d'un style fiévreux et plein d'heureuses rencontres de crayon et de plume M. Camille Lemonnier.

M. Charles Weisser, un débutant, sort de l'atelier Gérôme. Il a bravement envoyé deux portraits d'hommes : ils ont été acceptés, et même mieux placés qu'il n'arrive généralement aux envois de débutants. C'est encore un peu trouble, mais loin d'être maladroit.

On a tenté de faire une ovation à M. James Whistler, au commencement de ce Salon. Le feu d'artifice a raté. On le tirait à propos d'un portrait de vieille dame en noir, dans un intérieur d'un ton brouillé, piteux. On dirait d'une figurine en porcelaine plongée dans un aquarium. Ce portrait a déjà été vu et jugé à

Paris, chez Durand-Ruel. Il a traîné depuis dans toutes les expositions londoniennes ou américaines. Il affecte la naïveté. Il est ennuyeux comme un « jour jaune », un de ces jours anglais où, disait Vivier, « il pleut des rasoirs ». En somme, M. Whistler est un raseur raffiné.

M. James Whistler représentait les États-Unis, bien qu'ayant



CHARPENTIER (G.). *David et Goliath.*

passé sa vie à Paris et à Londres, à l'Exposition dite « Internationale » ouverte pendant la durée du mois de mai à la nouvelle et splendide galerie de la rue de Sèze. Il possède à fond la raillerie impitoyable des Yankees et leur science de la publicité. C'est ce peintre qui a fait condamner l'éminent et honorable critique J. Ruskin à deux pennings d'amende pour l'avoir relevé en bon anglais du péché de mystification. En ce moment, il ouvre dans Bond Street pour les cockneys une exhibition en « jaune et blanc » que gardent des huissiers habillés en blanc et jaune. On y distribue un catalogue de citations de toutes les critiques que son œuvre a suggérées. M. Whistler avait envoyé à Paris des panneaux

frottés d'un peu de couleur qu'il intitulait au catalogue : *Arrangement en noir* (c'est un portrait), *Nocturne en gris et or*, *Harmonie en gris et brun*. Des symphonies en rose dièse, des concertos en lilas bémol, des improvisations à fugue n'ont obtenu sur les amateurs français qu'un succès modéré. Sauf une puissante étude des *Quais de la Tamise*, vraisemblablement ancienne, c'est une musique qui, sans sonner faux, rappelle le murmure affecté et ridicule des boîtes à musique.



BRÉTEGNIER (G) -- LA LUTTE POÉTIQUE



M. Whistler s'était révélé, chez nous, en 1853, au Salon des Refusés par la *Femme en blanc*, une rousse en peignoir de mousseline, dans une chambre tendue de papier blanc, les pieds sur une peau d'ours du pôle. Ce morceau donna le ton. Le peintre était encore, à ce moment, un aquafortiste des plus incisifs. Les deux *Vues de Venise* dont il a envoyé ici des



MAINCENT (G.). *Une Noce au village.*

épreuves sont des traînées de pointe sur un cuivre à peine écorché : cela ne fait point honneur à son œuvre passée.

Je ne sais quelles appréhensions me prennent quand, de la vieille dame qui s'ennuie, je vais droit aux *Portraits d'enfants*, de M. John Sargent. Ce Paris s'amuse tant à pousser les excentriques et à décourager les vrais originaux ! Il pourrait bien avoir mis dans la voie mauvaise le bon compagnon auteur de cette Manola en noir se renversant plus encore qu'elle ne se cambrerait parmi des *Dansuses espagnoles*, l'an dernier. Je suis peut-être injuste pour M. J. Sargent ; mais ses *Intérieurs vénitiens* exposés au printemps dans les cercles me rappelaient les préaux de la Salpêtrière plus que les chambres tièdes de la tranquille Venise. Ces portraits-ci ont quelque chose de faux et d'imper-



DAUX (C.). *Étude de Femme.*

charmant — M. J. Whistler a aussi de ces échappées qui révèlent une nature exceptionnellement douée, — c'est la petite fille installée sur un tapis, toute mignonne, toute rayonnante. On voudrait couper ce morceau, couper aussi les autres qui, isolément, sont hardis et singuliers ; la grande potiche se vendrait très cher à un passionné de bleu et blanc. Jocrisse jurerait « qu'on pourrait la casser ».

Les étrangers étaient particulièrement menaçants l'an dernier. Ils faisaient nombre. Ils arrivaient avec des palettes bien fraîches, des brosses naïves, des impressions de nature et des indications

tiennent à la façon américaine, froide et cruelle. Ils me troublent. Quatre fillettes en tablier blanc sont dispersées dans un endroit que ne suffit point à déterminer une très haute potiche en porcelaine bleu et blanc. Est-ce une antichambre ? La Nursery ? Elles jouent chacune pour son propre compte. Cela est admissible. Mais ce qui ne l'est point, c'est que la lumière diffuse des intérieurs ne relie pas les couleurs crues et sèches qui les habillent ou leur servent de chair. La muraille est d'un ton jaunasse, et, là, où elle cesse, c'est brusquement un trou peint en noir. Le morceau



AUBLET (A) PORTRAIT DE M<sup>ELLE</sup> C





de sentiment auxquelles ne nous habituent pas nos professeurs en renom.

Le Hollandais M. Josef Israëls est inférieur à lui-même dans un intérieur intitulé *l'Enfant qui dort*, que la lumière ne rend point suffisamment vivant. Ce peintre, toujours délicat d'ailleurs, se relève dans son *Beau temps*, une prairie traversée par deux jeunes paysans à l'allure très modeste.

M. Harrison (Américain) a peint une excellente étude d'étang



BERGERET (D.). *Pour les jours de fête.*

où un couple paresseux de jeunes paysans pêche à la ligne parmi les joncs et les nénuphars envahissant les eaux dormantes. Son *Esclave* est une fantaisie peu explicable et terriblement maniérée: un enfant qui se dépîte de ne pas aller gaminer!

M. Stott (Anglais), si brillant l'an dernier avec deux études prises à Gretz, sur les bords du Loing, se montre terne et indécis dans sa *Ronde d'enfants*, isolés sur une grève sans soleil. Sans grande force d'observation est son *Atelier du grand-père* où une fillette joue avec des instruments de menuisier, les pieds dans les copeaux.

M. Hawkins (de sang anglais) n'est lui, tel que nous l'avions salué, que dans un de ses deux envois : une marine, *le Soir*; une barque isolée que fait danser la marée qui monte. L'autre, la *Mère du pêcheur*, est mal en perspective.

La peinture de M. Max Liebermann qui avait frappé le public



ISRAËLS (J.). *L'Enfant qui dort.*

et la critique par sa vibration de touche, est aujourd'hui vide, frottée dans les ombres, et, pour prendre le mot des peintres, « lanterneuse ». Les visages dans sa *Blanchisserie de Zwello* sont comme plaqués de blancs fromageux et de roses vineux.

On note d'excellents morceaux dans le *Joueur d'orgue*, de M. Uhde, mais la tenue générale est débile. Cependant, prenons à ces étrangers leur observation sincère des types étudiés sur nature, en plein air.

M. Pearce (de Boston) est très justement remarqué pour sa



COMERRE. L'ÉPIQUE DE SILÈNE & LES BACCANTES



*Porteuse d'eau*, une fillette qui descend un sentier bien herbeux sous un ciel fin et profond, et qui porte à boire aux faucheurs. Son autre envoi, *Prélude*, est le pur morceau pour le commerce.

M. Dannat (de New-York), élève de M. Munkacsy, a fait un début des plus brillants : il avait donné l'an dernier un *Cabaret espagnol*, un peu noir, mais très franc d'allure.



PEARCE (C.-S.). *Prélude* !

Son *Contrebandier aragonais* est debout, les jambes bien d'aplomb, dans une chambre, cambré, le cou tendu, buvant à la régale un filet d'eau fraîche. La force du dessin accuse une vision très juste de l'équilibre, et la palette dit ce qu'il fallait dire, et pas plus. Le Musée provincial qui s'enrichira de ce bon morceau pourra se réjouir. Déjà trois directeurs se le disputent. L'État l'a acquis et en autorise l'envoi à l'exposition de Munich.

Fortuny avait révélé un mode de peinture piqueté, brillant, sonore, — osons cette comparaison dans le pays de la guitare !

Les peintres qui l'ont suivi n'en ont point dégagé la note babillarde et spirituelle. Ils nous ont ramené à un dix-huitième siècle passablement éventé. Les gros mollets des modèles qui posent les marquis et les mines ahuries des duchesses évoquent surtout les

figurants des petits théâtres. *Le Concours de violon*, de M. Jimenez, de Séville, évite ces trivialités. Mais la scène est un peu vide pour l'action.

A s'en tenir à la lettre du livret, la *Femme qui lit*, de M. Henner, serait à classer parmi les tableaux de ce genre. Jadis elle eût été prise pour une Madeleine en méditation et elle eût passé parmi « les saintetés ».

L'amour ardent de la pécheresse pour son sauveur ne lui refit point une chasteté. Elle s'était si souvent dévêtue, dans la première période de sa vie, qu'elle resta, le reste de son existence, sans préjugés sur la question du costume. L'école italienne, Corrège en tête, a abusé de cette faiblesse, et ne nous l'a fait connaître que couchée sur le bord de sa grotte — cette grotte s'ouvrait sur le désert de Sainte-Beaume, — plongée dans la lecture, ne cachant de sa nudité que ce qu'il plaît aux longues boucles de sa chevelure dénouée.

La *Liseuse* de M. Henner pense tout à fait de même sur le chapitre des chemises. Enfoncée tout du long dans une peau d'ours à très longs poils, elle s'est accoudée, le nez dans un album qui traînait et, l'atelier étant bien chauffé, elle attend sans impatience que l'heure de la séance s'achève.

Le peintre n'a rêvé à rien d'autre plus compliqué. Il n'est point de sujet plus net que celui de la chair qui s'ignore. Les titres n'ajoutent ni ne retranchent rien. On sent bien que M. Henner n'a songé qu'à son art, qu'au beau problème d'évoquer l'image de la Beauté à l'aide de ce que lui fournissait la palette. Il a traduit son caprice avec son sentiment raffiné des lumières et des tons dorés : les saillies de l'épaule, du bras, de la hanche, de la cuisse, rondissent avec ces blonds carnés comme les plans lointains des Alpes sous les premiers rayons roses; les mèches ruissellent fauves et soyeuses; les reflets rejaillissent sur les traits qui, de l'ombre, font face aux pages blanches. Une sorte d'obscurité silencieuse, de quiétude et de langueur, règne sur les fonds et apaise toute



*Eugène Girardet 1861*

GIRARDET (EUG.) — UNE PARTIE DE DOMINOS À LA CANTINE.







A. Perrot

Photographie A. J. Perrot Bois le roi

LA FILLE DES CHAMPS



volupté charnelle. Il nous est arrivé d'avouer parfois au maître que son rêve restait dans un vague dont notre esprit trop positif ne débrouillait point la trame. Cette fois, au contraire, tout nous semble harmonieux et clair. Sur ce thème délicieux, brodé de la main la plus délicate, le contour meurt là où il n'aurait plus rien à expliquer. Le relief supprime les accidents de nature; il n'évoque



BINET (V.-J.-B.). *Un coin de verger à Saint-Aubin-sur-Quillebeuf (Eure).*

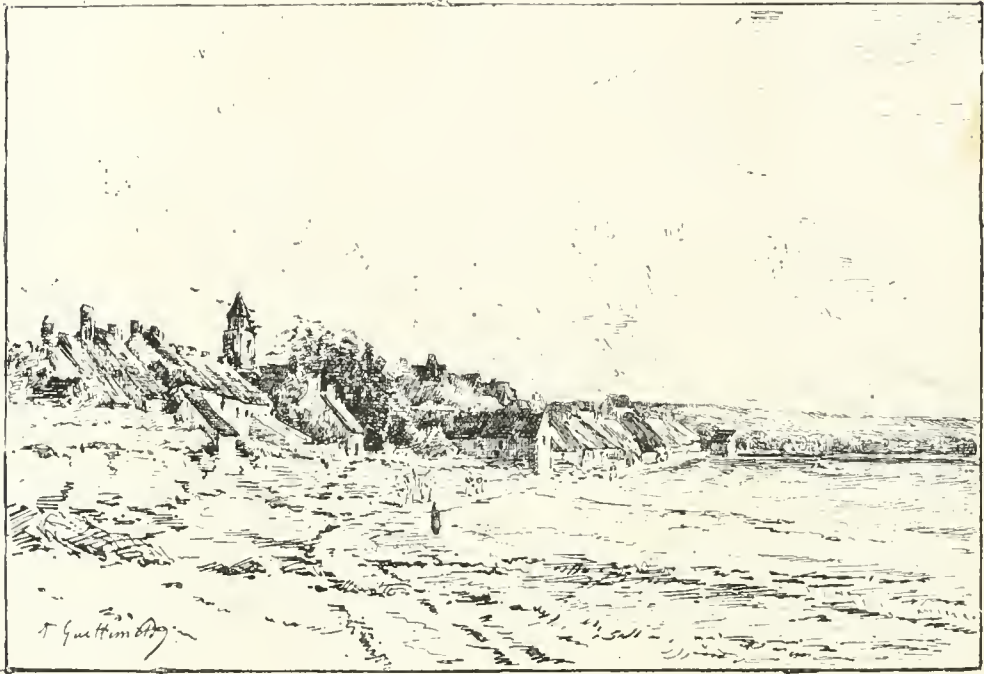
que les souvenirs troublants de charmes entrevus sous la flamme du désir, avant que la satiété ait éteint les rayons qui font auréole. Cette *Liseuse* est le morceau savoureux par excellence du Salon, et peut-être le plus sainement original de l'œuvre de M. Henner. Les passages du clair à l'ombre y sont traités avec une adresse magistrale.

Dans l'autre envoi, la *Religieuse*, le profil se détache trop vivement sur le fond.

M. Rixens a obéi à une inspiration très poétique. Sa *Gloire*

entre, les ailes palpitantes, dans le cabinet d'un artiste. Elle vient, d'un mouvement attendri et noble, baiser son front. Hélas! le héros traçait son dernier vers ou sa dernière note, et s'affaisse épuisé par les veilles ou par l'excès du désir d'entendre son nom sur les lèvres des hommes.

Il serait cruel de rappeler à M. Carolus Duran sa facilité de



GUILLEMET (J. B. A.). *Saint-Suliac (Ille-et-Vilaine)*.

palette. Elle l'a si brillamment servi à certains jours! Mais la fillette qui, dans la *Vision*, entrouve un manteau rouge et s'offre toute nue à un vieux saint qui a dû passer l'âge où ces visions accablent, aurait eu besoin de relire dans la Grammaire des Arts du dessin le chapitre sur les oppositions de tons. Que M. Carolus Duran le médite. Il ne déploiera plus de rideau aussi ardent dans ses inventions décoratives, ni dans ses portraits; même lorsqu'il aura pour modèle une brune aussi accentuée et moustachue que sa *M<sup>me</sup> H...*



BOULANGERIE — LA SOURCE DU TIBRE



Les tableaux de genre trouvent leur récompense légitimée et anticipée dans le succès auprès du flot des visiteurs, les offres des marchands, les charges des petits journaux et les bois des journaux illustrés.



BENNER (E.). *Les trois Grâces.*

On peut savoir toute cette série du Salon sans y avoir mis les pieds, tant les éditeurs, aidés des photographes, mettent une ardeur croissante à reproduire les tableaux « qui contiennent un sujet ». Nous n'aurons donc point à y arrêter longtemps notre plume. Nous en avons cité et décrit quelques-uns, de dimensions diverses. Les autres ont été semés abondamment à travers le papier que nous noircissons ici ou tirés à part. Nous reviendrons cependant sur quelques-uns qui s'imposent parmi la foule mouvante de nos souvenirs : pour les qualités d'esprit, sur les *Élèves caporaux*, de M. Jeannot, lesquels évoluent sur l'Esplanade au milieu des passants bienveillants ; pour les qualités d'entrain, sur l'*Équipe de bitumiers*, de M. Carrier-Belleuse, des ouvriers qui remuent avec de beaux gestes la pâte brune et fumante ; pour les qualités d'observation suivie, sur les *Infortunés* et l'*Heure de la rentrée*, de M. Geoffroy, des orphelins et des enfants que des sous-maîtresses dirigent ; pour les qualités d'un sentiment sobre, sur le *Novembre*, de M. Jenoudet, que commentent des vers pénétrants de M. Théodore de Banville. Une enfant de paysans a été installée dans la cour, bien enveloppée

pour ne sentir des vents qui poussent les nuages gris que leur haleine encore molle...

...L'aïeule, en écoutant leur plainte monotone,  
 Jette sur la petite un long regard ami ;  
 Et, dans le vieux fauteuil renversée à demi  
 Sur les blancs oreillers qui soutiennent sa tête,  
 Revoyant les beaux jours de soleil et de fête  
 Où ses pas s'enfuyaient librement sous les cieus,  
 Pâle, et sentant venir d'un pas silencieux  
 Celle dont la main grêle ouvre toutes les portes,  
 La douce enfant tressaille avec les feuilles mortes.



COUTURIER (L.). *Marche forcée.*

M. Couturier a saisi en pleine *Marche forcée* la colonne du général Détrie pendant que, en 1881, elle opérait dans le Sud oranais. L'ardeur du soleil sur le sable jaune et la philosophie du soldat qui trime sont robustement exprimées.

*Au quartier*, de M. Marius Roy, des réservistes qui préparent la soupe dans la cuisine de la caserne et la goûtent avec sérieux, est d'une observation amusante.

M. Brisset nous remet discrètement sous les yeux un épisode



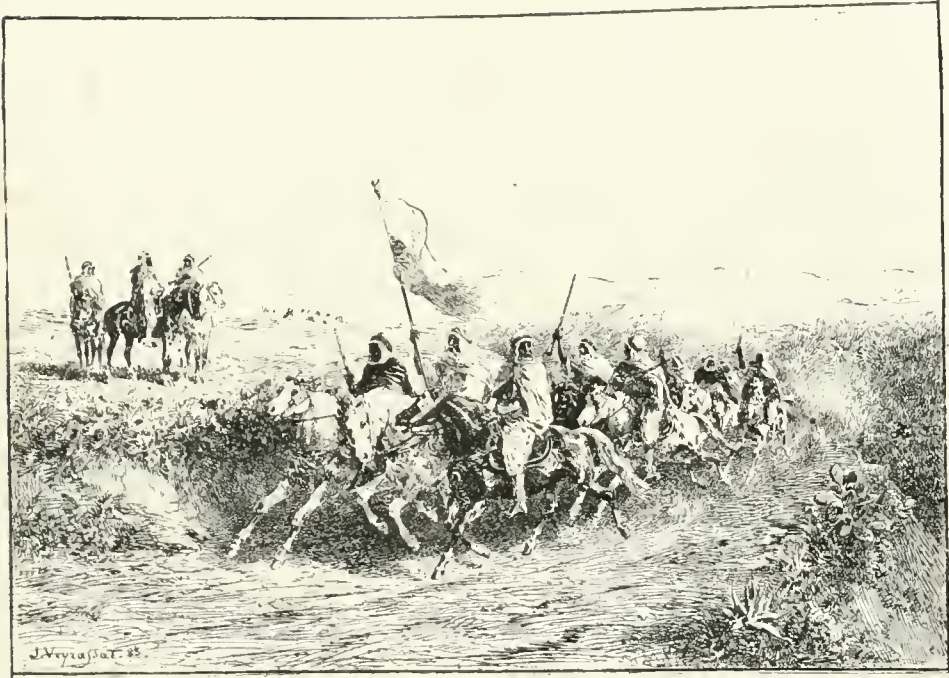


GIROUX(E)\_LE DÉPART



de la défense de Paris, une *Batterie recevant l'ordre de quitter les retranchements*. Les officiers n'ont pas l'air gai. On devine la mesure du drame qui se joue par-delà des remparts.

La série des scènes à effet sur la guerre de 1870 n'a point



VEYRESSAT (J.-J.). *Escorte du Caïd (Algérie)*.

survécu à l'épidémie des panoramas. Les peintres militaires vont redevenir nomades. Partout où se tire un coup de canon, le terrain est à eux. Nous aimons mieux voir les petits ronds de fumée monter dans des ciels autres que celui de la France. La guerre, avec les armes à longue portée, a d'ailleurs perdu son intérêt épisodique.

Combien les Salons en ont-ils compté de séries? Où sont les Espagnols d'antan, les Bretons bretonants, les Basques à bérets, les enfants à grosse tête à la mode de Hamon, les variations sur l'air de la *Reine Hortense*, avec bottes à glands et tailles sous les seins? Et les chameaux dans le désert, et les femmes des



COURTOIS (G.) *Fantaisie.*

bords du Nil, et les caïcks de Constantinople, et les couchers de soleil sur une campagne de Rome violette?... Il y a eu les portraits à la façon d'Ingres, avec des yeux bigles et des mains en forme de crabes. Les « Enfances de Bacchus » ne se compteront pas, et l'École conserve dans ses tiroirs des sacs de cette graine d'une culture facile et d'une digestion lourde. Dans les ateliers voisins de Vollon, des dames sortaient du bain, noires par place comme Judic

dans les *Charbonniers*. Les seins trop roses fleurissent avec insistance dans l'école de Chaplin. Bastien-Lepage multiplie les amours en gros souliers, et derrière Chavannes poussent les étisies qui portent une ombre bleue sur un terrain sans herbe..... C'est que chaque talent, chaque maître qui apporte une formule nouvelle, une indication spéciale de nature ou d'idéal, une accentuation du sentiment ou du style, provoque les admirations des sectaires en même temps que des haines et des cris font naître des imitateurs, naïfs jusqu'à la charge.

Il en faut prendre son parti. Ces séries seront toujours reprises par les médiocres. Elles poussent sur un terrain déblayé. La vérité vient en délivrer le public quand le sentiment ne s'est pas substitué au pastiche. Ainsi a péri le faux classique, le faux romantisme. La vraie peinture, celle qui crée des types, fixe des



HAQUETTE (6) — L' ATTENTE

G. HAQUETTE





Photographie Couper & Co.

Print par Revue

# LE PILOTE

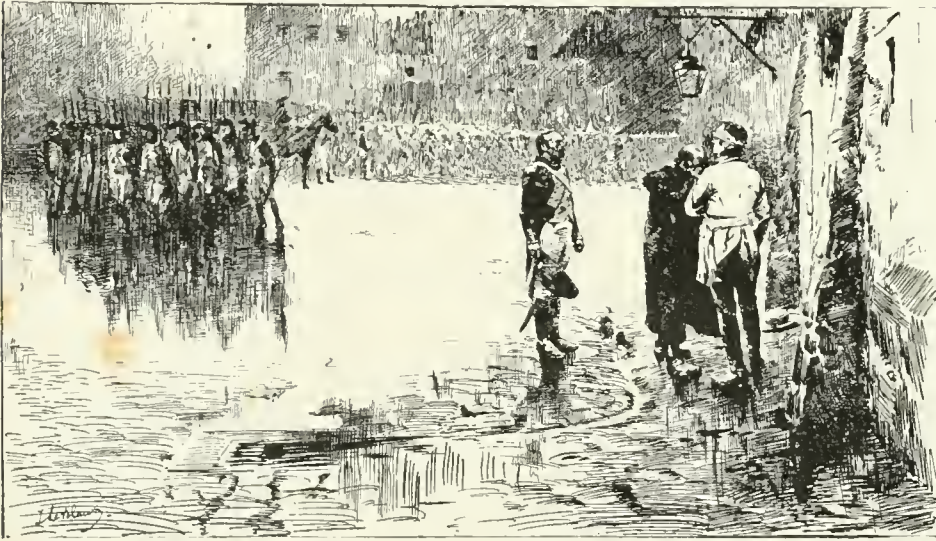
W. G. & Co. 100, rue de la Harpe, Paris





centres, provoque des émotions, agrandit les horizons de la pensée, survit à ces modes. L'important est de ne point décourager les tentatives nouvelles, mais de les juger.

Les essais de naturalisme sont rares ici. Le centre ne leur est point favorable. Ils paraissent exorbitants alors qu'ils sont timides. Ils se manifestent par des tentatives de peindre les arbres ou les reflets teintés de lilas du plein air, et le public a



LE BLANT (J.). *Exécution du général de Charette de la Contrie à Nantes (Mars 1796).*

encore les yeux trop habitués aux ombres traduites par des tons bitumineux. Il y aurait toute une théorie à développer. La place nous manquerait. Nous renvoyons le lecteur soucieux de ces questions d'esthétique aux pages spirituelles et passionnées que leur consacre M. J.-K. Huysmans dans son volume *l'Art Moderne*, tout récemment édité par Georges Charpentier.

Glissons donc sur ces essais, sauf sur le *Pas le sou*, de M. Buland, deux enfants qui s'arrêtent devant un étalage en plein vent de poupées, de sucreries, et qui les dévorent des yeux; le vieux marchand en blouse bleue fume sa pipe. C'est saisi sur la nature, et la nature n'est point faite, comme l'écri-



BERTHAULT (L.). *Idylle.*

vaient hier certains critiques, pour passionner seulement « les badauds et les illettrés ».

M. Le Blant a pris les Chouans en particulière affection, au moins comme types. Il a étudié de très près les champs, les haies, les lisières de bois où ils canardaient les Bleus, écoutaient la messe, acclamaient leurs officiers. Il a donné sa note dans des aquarelles d'une gamme un peu triste, mais que

rendaient saisissantes les gars à cheveux tombant sur la veste grise, les curés à mines violentes. Ici, *l'Exécution du général Charette en 1796* est d'un pinceau incertain et d'une couleur débile; la place étendant ses pavés entre le condamné et le peloton d'exécution est vide, et la pluie qui ruisselle ne la garnit pas suffisamment. La gravure, peut-être, en pourra faire quelque chose.

En revanche, c'est un spectacle trop pénible à supporter qu'offre le *Joseph Barra*, de M. Weerts, le pauvre enfant renversé sur son cheval et acclamant la Patrie, va être éventré d'un coup de faux emmanchée droit... — M. Mélingue pousse trop au théâtral. Son *Rouget de Lisle composant la Marseillaise* « répète »



LHERMITTE (LA) — LA MOISSON





*Peint par Robaudi*

*Photogravure Coupez & Co*

SUR LE SEUIL — FIANCÉE ANTIQUE



pour le public! Les républicains d'alors étaient, dans la vie courante, des êtres très calmes. C'est par les sentiments et les convictions qu'ils se montraient ardents. — Même reproche au *Carnot à la bataille de Wattignies*, de M. Moreau de Tours. Ce Carnot manque essentiellement d'organisation dans la tenue.

M. Fouace a peint un *Intérieur de forge* avec une énergie de touche qui passe un peu la mesure du tableau de genre; mais sa vision des choses est remarquable. Il eût dû choisir une grande toile, comme l'a fait M. Bürgers pour son *Forgeron de Dives*, robuste étude sur place rendue curieuse par l'action de la jeune femme qui aide son mari au travail. — M. Bouchet est, croyons-nous, un débutant. Il se montre digne dans un



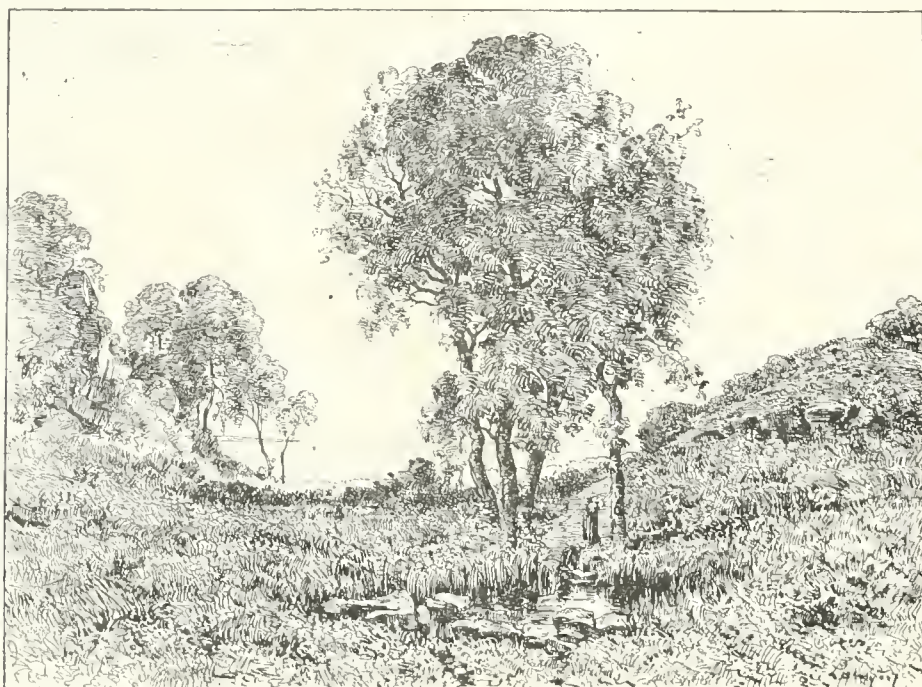
DESCHAMPS (L.). *Fille meie!*

portrait, et un tableau d'intérieur, « *Dans une Chambre* », des encouragements que lui vote sa ville natale.

Parmi les portraits, je rappellerai celui du chansonnier populaire lillois *M. Desrousseaux*, qu'a peint un artiste de Valenciennes, M. Henri Coroënne. — Et à ce propos je signalerai encore le portrait de *M. Maréchal*, de Metz, que l'État a acquis comme marque de spéciale sympathie envers l'éminent verrier et vitrailliste.

Le paysage, la marine, les animaux, les fleurs, tout ce

monde mouvant qui a pris une si grande importance dans notre école, est là, représenté par quelques morceaux d'élite. *La Vache*, de M. Roll, « blanche et marquée de roux » comme les bœufs de Pierre Dupont, ira au musée du Luxembourg, avec son pelage ensoleillé. Et aussi le *Dans les prés*, de M. Vuillefroy, le mor-

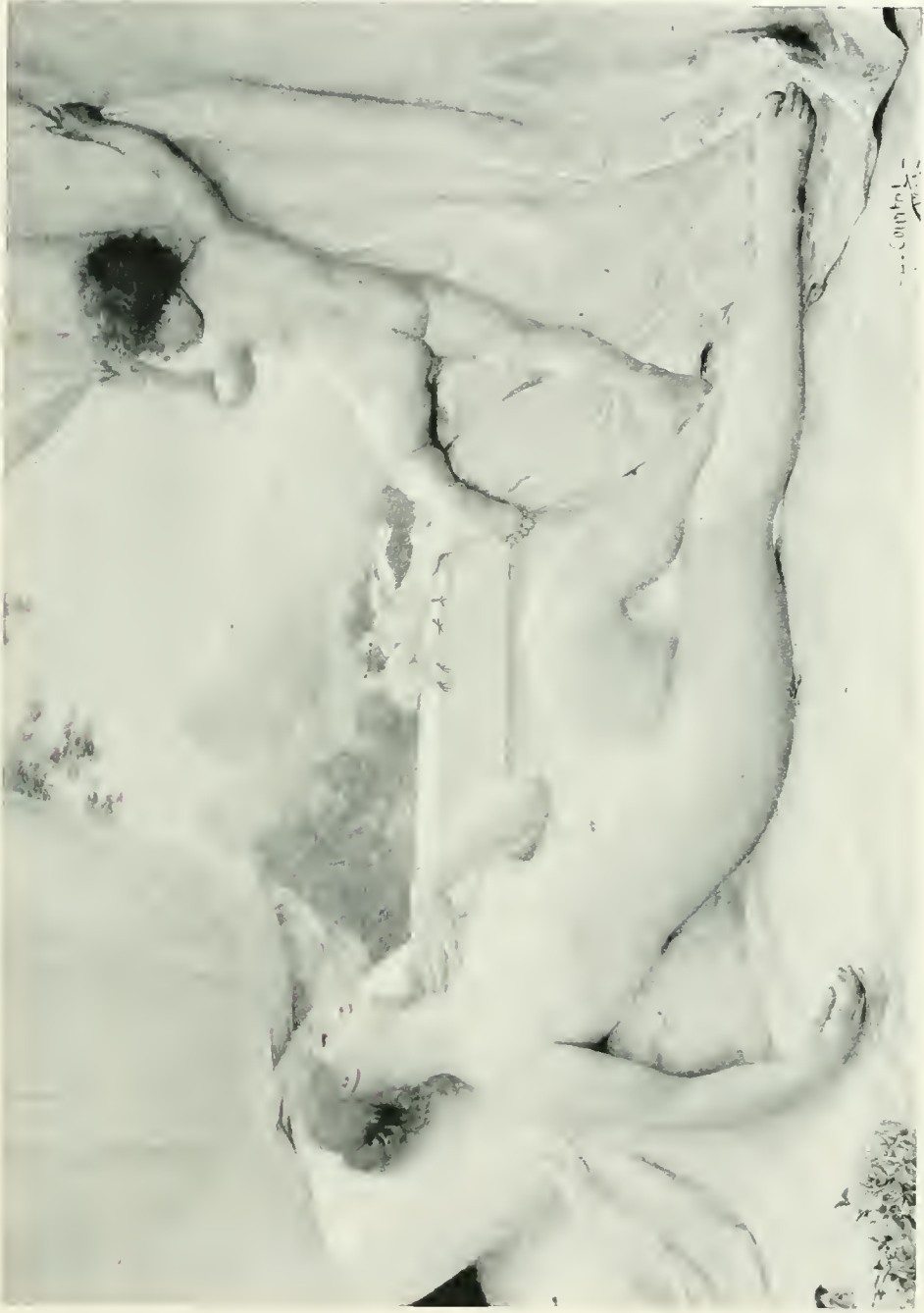


LANSYER (E.). *La Rosée.*

ceau de verdure le plus plantureux qui se puisse imaginer pour engraisser les bestiaux.

Courbet eût applaudi à la solidité de ce sentier filant à travers les roches moussues et les fougères dans un des passages les plus frais et les plus sauvages de la forêt de Fontainebleau, dans *la Gorge aux Loups*, par M. Tristan Lacroix. — Il eût applaudi aussi à la finesse des bleutés de *la Rosée*, effet de matin observé en Bretagne par M. Lansyer, qui reste un de ses rares élèves ayant le courage de se recommander au livret de son nom. Ce nom de Courbet prend en ce moment un nouvel éclat





COURTAT (L.) -- LE RÉVEIL DE VÈNUS



à la galerie de la rue de Sèze, avec *la Remise aux Cherreuil*.

*L'Intérieur d'église à Blois*, de M. Sauvage, est un des morceaux les mieux établis à peu de frais : des murs passés au lait



MONTENARD (F.). *Le Transport de guerre La Corrèze quittant la rade de Toulon.*

de chaux, des chaises massées et vides, à peine la silhouette agenouillée d'une religieuse... Mais tout cela est franc et ferme.

M. Binet, avec sa *Lisière de bois dans les environs d'Eu*, se fait distinguer. — L'État a acquis de M. Montenard la corvette *la Corrèze*, qui sort du port de Toulon, la gorge cambrée en

avant comme un beau cygne. M. Montenard avait encore exposé, avec ce morceau savamment décoratif, une toile sobre et attachante, un *Cimetière sur les bords de la Méditerranée*, poudroyant de chaleur.

Ayant à choisir entre un *Étang* de M. Nozal où les eaux sont comme figées, et, du même artiste, une gouache qui paraît être une étude de roseaux roussis par les premiers froids prise



DEBAT-PONSAN (E.-B.). *Le Massage.*

sur les bords du même étang, la Commission des achats a sagement préféré la gouache. — M. G. Allemand, fils de l'excellent paysagiste lyonnais H. Allemand, M. Auguin, de Bordeaux, et M. Pradelles, aussi de Bordeaux, iront prendre place dans nos musées de province.

M. Vauthier continue, avec sa *Seine au pont de Solferino*, sa série de documents parisiens exacts et brillants. C'est au Conseil municipal qu'incomberait le privilège d'acquisitions aussi doublement légitimes.

La critique a eu l'occasion cet hiver de citer, dans l'exposition organisée par les femmes artistes, les *Paysages* de M<sup>me</sup> An-



AUBLET (A) — SUR LES GALETS, AU TRÉPORT



naly, et de leur demander un accent plus décidé pour être sans défauts. Les *Marines* de M<sup>me</sup> Lavillette sont maintenant cotées. Il y en a déjà une au musée du Luxembourg.

Un peu de baume sur la blessure de M. Max Mayeur : ses camarades, en n'accordant ni médaille, ni mention à ses *Ruisseaux en Bretagne*, l'ont plus oublié que jugé.

\* \*

Au département des aquarelles, des pastels et des gouaches, nous rencontrons un spirituel *Bâton de cage*, une rangée d'oiseaux des îles, minuscules et multicolores, par M. H. Giacomelli. Puis des *Parots* et des *Pivoines* d'un ton éclatant, par M<sup>me</sup> Cresty, l'élève d'élection du paysagiste Français; et aussi les *Potirons*, étude très serrée prise d'un jardin de paysan non loin de Paris, par M. Larson.

Aux dessins, M. Lhermitte et M. Renouard triomphent, le premier avec ses *Cordonniers*, le second avec ses *Enfants assistés*.

Les eaux-fortes sont chaque année plus nombreuses. Elles occupent une salle entière avec un retour sur la galerie surplombant le jardin. L'occasion qui se présente souvent d'en parler pendant le cours de l'année, à propos de publications de choix qu'elles ornent abondamment sinon toujours judicieusement, aide à les faire connaître du public. Par un retour des choses d'ici-bas vraiment étrange, les aquafortistes gagnent aujourd'hui plus d'argent que les peintres dont ils reproduisent l'œuvre... Une première épreuve, avec, dans la marge, un croquis quelconque qui sera effacé après quelques tours de presse, se vend aux Américains jusqu'à cinq cents francs! Les amateurs et les musées anglais font aussi une consommation prodigieuse de ces épreuves de remarque qui, jadis, étaient réservées aux camarades. Ce fut



SOUZA-PINTO (J. DE). *La Culotte déchirée.*

Jules Jacquemart qui, le premier, eut l'idée productive de les vendre à de hauts prix. Les éditeurs Lemerre, Jouaust, A. Quantin se disputent les aquafortistes, et les presses des imprimeurs en taille-douce et autre ne chôment point. Les Boilvin, les Courtry, les Greux, les Rajon, les Le Rat sont aujourd'hui inabornables.

Quelques morceaux hors ligne et insuffisamment visités et appréciés méritent

des mentions spéciales : tels sont les *Paysages*, d'après Corot, que grave M. Th. Chauvel avec une si surprenante intelligence des valeurs, c'est-à-dire du rapport des gris, des blancs et des noirs qui établissent pour l'œil la succession des plans. Tels sont encore les *Pèlerins d'Emmaüs*, gravés par M. Ferdinand Gaillard d'après le Rembrandt que possède le Louvre. M. Gaillard, ancien élève buriniste de la Villa Médicis, possède une adresse d'outil égale à sa science. La multiplicité des détails ne nuit en rien sur son cuivre à la simplicité de la masse, et constitue, en réalité, la fidélité expresse de sa traduction.

M. Bracquemond, qui a beaucoup aidé à la renaissance de l'eau-forte avec notre Charles Meryon, et, en Angleterre, Francis Seymour Haden, suit une voie bien contraire : il simplifie son





DANNAT WT - CONTREBANDIER ARAGONAIS





Photographie. Second

SANS ASILE

AUJOURD'HUI SAMEDI

GRANDE FETE  
MUSICALE ET DANSANTE

MAIS ICI LE BEAU A UN  
TRAIPIENT & GRAND

DISCRETION DE TRAVA...

DICATION AU RAB

DE

AGE DE RIVIERE DE BIEN

DANS PARIS

SOIREE DANSAN

MARDI &

DE FETE

BOULEVARD DES JARDI

Point pour Pêlé



travail jusqu'à la froideur ou l'exagère jusqu'à la rudesse. Sous sa pointe ou sous son burin, le *Paysan fatigué*, d'après François Millet, prend des accents qui rendent tout à fait féroces son abrutissement et sa fatigue.

C'est mal comprendre le maître. Dans ses *Mouettes*, M. Bracquemond, autrefois si coloré dans son coup de pointe et dans



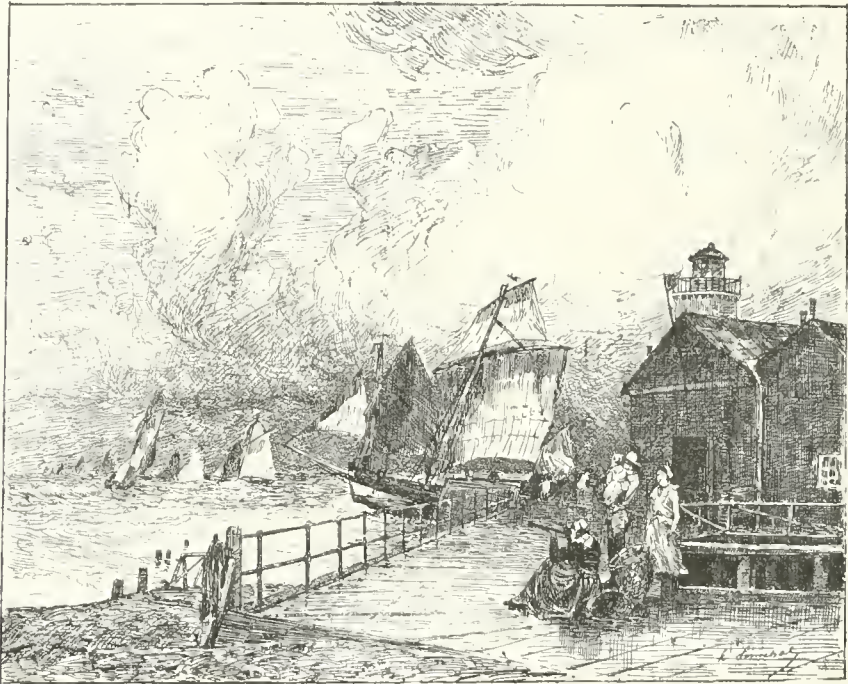
DOUCET (L.). *Agar*.

ses morsures, s'est montré, au contraire, plus glacial qu'un académicien.

M. Waltner a traduit avec brio le *Christ devant Pilate*, d'après M. Munkacsy; M. Varin, le *Patrie!* d'après M. G. Bertrand.

M. Fantin-Latour donne deux nouvelles interprétations du drame musical de Wagner, *l'Évocation* et *Parsifal*. Il est un des seuls peintres qui cultivent encore l'art de la lithographie qu'ont illustré les maîtres romantiques.

M<sup>me</sup> Fanny Prunair a très justement été mentionnée pour son remarquable bois gravé d'après M. E. Toudouze, une *Flamande du seizième siècle*. L'art du bois subit en ce moment une vive concurrence de ce qu'on appelle « les procédés ». Ceux-ci rendent d'immenses services à la publicité rapide et peu coûteuse. Mais ils ont exprimé jusqu'à présent incomplètement les variétés



LE SÉNÉCHAL DE KERDRÉORFT (G.). *Départ pour la pêche après la tempête.*

de gris et les veloutés de noirs que donne le bois après une bonne mise en train.

La céramique est, au Salon des artistes, une superfétation depuis que tout auprès s'ouvre le Salon des Arts décoratifs. La série de ces faïences est d'autant moins à sa place ici qu'elle ne reproduit que de seconde main. On ne devrait accepter que des compositions originales.

La même observation s'adresse aux émaux.

La section d'architecture est trop spéciale pour que nous en



J. B. 1885

BRETON(JA) - L'ARC-EN-CIEL







*Peint par Lamourin.*

*Photographie Goulet & Co.*

LE DERNIER MÉROVINGIEN. — CHILDÉRIC III



entretenions nos lecteurs. Lire un plan est d'ailleurs une science difficile. Mais on peut constater l'habileté sans cesse plus élégamment marquée des architectes dans le maniement de l'aquarelle.

En architecture, en peinture, en tout, le faux classique fait place à la logique, à la recherche du charme. On ose fournir à son architecte des renseignements sur sa fortune acquise, ses habitudes, ses goûts. De là, des hôtels incorrects... et délicieux. Pascal, dans les *Ouvrages de l'esprit*, ne leur donnait-il pas raison? « Ceux qui font des antithèses, en forçant les mots, sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie! »

. . .

Nous donnons en appendice une liste complète des acquisitions faites par le Ministère des Beaux-Arts, au nom de l'État, parmi les diverses sections du Salon de 1883. On ignore généralement comment cette liste est dressée.

Nous ne pensons pas qu'il y ait indiscretion à initier le public au mode de travail de la commission qui propose ces achats au ministre, lesquels, nous devons le dire, furent presque sans exception, cette année, ratifiés par lui, après qu'il eut discuté ces choix avec la commission elle-même dans des visites familières et répétées devant les originaux.

La commission était supposée avoir déjà fait des études personnelles dans les galeries quand elle fut officiellement convoquée. Elle avait pour président M. Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, pour secrétaires MM. Baumgard et J. Ollendorf, chefs de bureaux aux travaux d'art, pour membres MM. Étienne Arago, conservateur des musées du Luxembourg, Roger-Ballu, Philippe Burty, Georges Lafenestre, inspecteurs des Beaux-Arts, Paul Mantz, directeur des Beaux-Arts sous le ministère de M. Antonin Proust

GALLIAC (L.). *Fantaisie.*

et critique au journal *le Temps*.

Les premières listes sont arrêtées sous l'unique préoccupation de l'esthétique, c'est-à-dire composées des œuvres qui se signalent à tout le monde, dès l'ouverture du Salon, par des qualités tout à fait exceptionnelles, telles enfin que tout le monde les désirerait posséder. Mais ici se présente une grave difficulté. Ces œuvres qui viennent solliciter l'attention, l'applaudissement du public —

quoiqu'un nombre notable de peintres en vue s'abstiennent du Salon depuis qu'ils sont cotés à la bourse des marchands ou des amateurs — ont, pour la plupart, été achetées dès l'atelier, et sont désignées au livret comme n'étant plus la propriété de l'artiste. Il faut tenir compte de ce déchet quand on passe en revue les étiquettes posées sur les bordures et désignant le choix de la commission. Nous devons dire cependant que plusieurs amateurs ont galamment rendu leur parole aux peintres et ont consenti à ce qu'ils bénéficiassent du prestige de l'acquisition officielle.

Viennent ensuite les prix. Le ministère est en possession — de par le vote de la Chambre et sans que la Commission du budget ou la Cour des comptes autorise les virements — de cent mille francs pour la peinture et de cent vingt-cinq mille francs pour la sculpture. C'est peu, si l'on réfléchit au nombre des



CHARTRAN(T) — VISION DE SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE



talents à constater, à encourager, à mettre en lumière. On est donc forcé d'établir une moyenne. La plupart des artistes s'y plient, tandis qu'au contraire certains artistes se déclarent lésés dans leurs intérêts moraux et matériels par l'offre de sommes restreintes.

En réalité, la vérité est entre les deux systèmes. Il a été convenu pour l'an prochain que l'on mettrait hors de pair trois ou quatre morceaux absolument désirables, et que les sommes offertes seraient d'un ordre qui, dès lors, couvrirait de ridicule ceux qui les refuseraient. C'est ainsi que le Musée du Luxembourg pourra se rajeunir. On aurait voulu, pour ce Musée si important, *l'Amour au village*, mais M. Bastien-Lepage a répondu que son tableau ne lui appartenait plus. On doit le regretter pour lui, car il est un des meilleurs dans son œuvre, et la publicité d'un Musée que traversent sans cesse les étrangers, les provinciaux et les Parisiens est aussi honorable que considérable.

Il faut encore que la commission cherche à maintenir l'équilibre parmi les écoles antagonistes et qui se présentent avec des droits différents d'essence mais égaux en conscience et en utilité générale. Nous avons, dans les pages qui précèdent, fait ressortir



BENNER (J.). *Alsacienne.*

l'utilité, pour l'école, des nudités, des grandes pages, des sujets mythologiques ou historiques. Nous n'insisterons pas. Mais le paysage est aussi un des éléments du génie moderne. Il en faut tenir compte. Ne fait pas non plus qui veut un tableau de genre, une nature morte, des animaux dans le plein air, des marines, etc. Si les quantités ne sont pas égales, au moins sont-elles relatives



BUSSON (CH.). *Avant la Pluie (Plaine de Montoire, Loir-et-Cher).*

dans ce total qui forme les listes. On a en vue les musées de province, qui se créent de toutes parts, qu'encouragent les municipalités, mais dont les ressources sont restreintes. A défaut de chefs-d'œuvre, — rares, d'ailleurs, les chefs-d'œuvre, à ce Salon! — on leur envoie des morceaux qui montreront l'évolution des idées nouvelles, exciteront les jeunes vocations, ouvriront les yeux aux populations sur la beauté des paysages qui les entourent, les instruiront des faits de l'histoire locale, confirmeront les professeurs de dessin.





PITTARA (c) - OTTOBRE



Peu à peu les listes se chargent de noms, s'éclaircissent, s'arrêtent définitivement, reviennent approuvées de la signature du ministre, et les négociations s'ouvrent avec les artistes. Je passerai sur la seconde période des travaux, la plus fatigante et la non moins sévère. celle où la commission s'astreint à porter un jugement motivé sur toutes les demandes, sans exception, qui lui sont adressées. Bien des misères sont derrière ces demandes ! Des genres se sont démodés, des vocations ont avorté, les infirmités ont fondu sur les yeux, les membres... Oh ! les tristes retours des succès ou des illusions ! C'est là qu'on touche du doigt le danger des encouragements officiels qui forment le fond de la doctrine gouvernementale. Que répondre à un ancien prix de Rome, à une bourse de voyage, qui vous offre un paysage classique avec des rochers en carton, des cascades en verre filé, un temple qui domine une mer en marbre d'outremer ? Qui peint avec une sagesse navrante ces spectres que le poète évoquait pour décon-  
 tenter le lutin Trilby :

...Contraignant tes pas tremblants,  
 Leurs satyres au pied jaune,  
 Leurs vieux sylvains pétulants  
 Joindraient tes mains enchaînées  
 Aux vieilles mains décharnées  
 De leurs nayades fanées,  
 Mortes depuis deux mille ans...

Pour écarter ces vi-



BISSON (E.). *Premier rendez-vous.*

sions funèbres, descendons au jardin, à la sculpture. Là, les responsabilités sont plus grandes encore. La peinture a des acheteurs, la sculpture n'en a pas. La peinture pourrait, à la



BRETON (E.). *Un Soir d'automne*

grande rigueur, vivre sur elle-même : le public aime les tableaux de genre, les paysages, les architectes commandent des parties décoratives dans les hôtels, dans les grands établissements de plaisir. Le sculpteur n'a rien, rien que quelques bustes, ou que



BEYLE (P.M.) - LE BAISER DU DÉPART





Photographie Couplet, 17

Frank pour A. Dechen

LE MATIN





l'industrie du bronze, laquelle paralyse l'essor libre de sa pensée. Si l'État cessait demain ses commandes ou ses achats, la sculpture disparaîtrait, et la place qu'elle occupe dans l'histoire de l'Art, dans le rayonnement de la France, en particulier, est souveraine. Il n'est pas besoin d'insister sur les difficultés suprêmes que rencontre l'artiste à dégager une pensée subtile d'une matière opaque



CARRIER-BELLEUSE (L.). *Une équipe de bitumiers à Paris.*

et monochrome, la Beauté d'un modèle incomplet. Mais les difficultés quotidiennes de la vie, combien elles sont plus rudes qu'au peintre à ce sculpteur qui n'aura pas de marchand de tableaux pour s'emparer le soir des études écloses dans la matinée, pas d'amateur pour avancer des fonds, séduit par les coquette-ries d'un atelier où il vient fumer son cigare.

L'atelier du statuaire est froid, humide, poudreux, austère. Ce n'est point une cigarette qu'on offre au modèle, c'est un verre de

vin. On y cause surtout de billets en retard. Celui qui l'occupe est le plus souvent un garçon de vingt-cinq à trente ans, — je parle des débutants, les vieux ne se comptent pas! — de famille de paysans ou d'ouvriers, à qui sa ville natale ou son conseil général accorde une maigre pension, qui attend la mort de quelque grand homme de son département pour avoir la commande du



GUILLON (A.-J.). *Les noyers de la Cordelle à Vezelay (Yonne).*

monument — si le concours d'esquisses le favorise. Je pourrai désigner un groupe qui a été modelé dans un de ces ateliers, que l'Etat a fait construire en baraquement sur les terrains du Garde-Meuble. Le mouleur avait fait l'avance du moulage... Les élèves de la Villa Médicis, l'hiver, — l'été on ne peut travailler, — ont cinq francs de modèles, un franc pour le chauffage, — il n'y a ni bois ni charbon de terre dans la Ville Eternelle. Il leur reste un franc pour manger et pour perpétuer le prestige de la galanterie française. Refusez donc l'achat de son bas-relief, de sa



GRANDJEAN (E C) — HAUTE ÉCOLE. PAR M<sup>ME</sup> ELISA. DE VIENNE.





Photographie Couplet & Co.

VOILÀ LE JOUEUR D'ORGUE !

Chaque jour à 11 heures. - 1000 - Paris.

Peut par l'Etat



statue, de son groupe à un garçon de trente ans, qui s'endette — sur la promesse tacite de l'école de le pousser dans le monde — pour cultiver l'idéal et se refuser à l'industrie artistique ?

Eh bien ! ces rigueurs sont parfois forcées, tant l'œuvre présentée est faible et déclamatoire. Auriez-vous acquis, ami lecteur, cette *Immortalité* qui, ressasant les données les plus médiocres de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, réédifie les pyramides qu'étagéait Canova sur les tombeaux italiens ? L'auteur a dé-

pensé plus de sept mille francs rien qu'en moulage et en transport au Salon. Et cependant, outre que la donnée en est au moins médiocre, en quelle matière faire passer cette composition branlante et fragile ? En marbre ou en bronze ? Quelle énorme dépense ! L'auteur a cependant les meilleures références. Il paie cher son manque de mesure.

L'administration des Beaux-Arts cherche cependant — en dehors des commandes qui tiennent en haleine les ateliers — tous les prétextes pour témoigner effectivement de sa bonne volonté aux sculpteurs. Cette année, elle a pensé à acheter des plâtres qui seront soumis à des expériences de silicatation. Si les procédés réussissent, les artistes n'auront qu'à s'en louer. Ils se ver-



PRICE (J.). *Un moment d'angoisse.*

ront prendre des œuvres de début qui, autrefois, leur restaient, l'État reculant devant la dépense du marbre ou du bronze pour une œuvre qui contient plus de promesses que de science acquise et de sentiment dégagé. Ces plâtres, durcis comme la pierre,



BASTIEN LEPAGE (J.). *L'Amour au village.*

pourraient, comme la pierre elle-même, décorer des péristyles, des préaux, des escaliers de collèges, de mairies, d'hospices, etc.

Une pensée analogue a germé à propos de groupes dont le passage au marbre ou au bronze eût entraîné des frais considérables et qui, cependant, étaient dignes d'intérêt. Ils ont été achetés comme modèles pour la manufacture de Sèvres. Là, ils seront réduits et subiront peut-être, pour la pratique, des modi-





WENCKER(J.)\_BAIGNEUSE



fications essentielles. Ils seront alors moulés, et sortiront du four en biscuit. C'est une façon de reprendre la série de ces groupes du XVIII<sup>e</sup> siècle, exquis, à jamais adorables, mais qui ne doivent pas occuper tyranniquement les magasins de notre Manufacture nationale.

Enfin la Commission a encore inauguré une source intelligente d'achats. Elle s'est



MELINGUE (G.). *Ronget de Lisle composant la Marseillaise* (1792).

préoccupée des bustes des contemporains, exécutés par leurs contemporains. Au ministère, la caisse des bustes est la caisse des secours. Quand un artiste n'offre pas les garanties pour une statue décorative, on lui accorde un buste. Ces bustes sont parfois si médiocres ou si lâchés que celui de *M. Chevreul*, par *M. Oliva*, qui figurait à ce salon-ci, a dû être reçu à correction par l'inspecteur des Beaux-Arts chargé de l'aller examiner à l'atelier. Généralement, dès le lendemain de sa mort réelle, — les « immortels » subissent la mort sous deux espèces, la dissolution de leur être et l'oubli de leur œuvre — on commandait, pour les couloirs de l'Institut, l'effigie de l'académicien défunt. Encore que, pour la plupart du temps, ce fût l'Institut

lui-même qui avait sollicité ou appuyé la demande d'un de ses élèves, ces morceaux étaient une risée pour les étrangers qui traversent ces salles à tables drapées de vert. On les reléguait dans les galetas. Les galetas du Palais-Mazarin sont pleins. On a songé à faire évacuer ceux qui sont à peu près ressemblants sur les villes natales de ces célébrités rapidement oubliées. Les bibliothèques sont les lieux de repos tout prêts pour ces personnages qui ouvrent des yeux blancs fixes, et dont le menton rasé sort d'un haut collet brodé. Mais il y en a beaucoup sur le socle desquels on n'avait pas pris la précaution de graver le nom. Aujourd'hui il est impossible de les reconnaître.





FOUBERT (E.L.) - ECLOGUE





Paul Ives & Magnan

Photographie Compagnie

HOMMAGE À CLOVIS II







DALOU (J.). *États généraux, séance du 23 juin 1789 (fragment)*.

## LA SCULPTURE



LES deux vastes hauts reliefs de M. Dalou, la *Séance du 23 juin 1789 aux États-Généraux* et la *République*, impriment à ce Salon une physionomie dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps.

Un fait historique considérable, dont chacun sait les détails, une idée de fraternité qui échauffe tous les cœurs, tels sont les programmes traités par l'artiste non pas dans le système épuisé d'une école qui ne sait se détacher de la tradition classique dans ce qu'elle a d'étroit, de convenu, mais dans le goût ému, vibrant, coloré, de Carpeaux, le grand maître moderne.

La foule ne s'y trompe pas. Elle se sent en face de deux œuvres faciles à lire; elle en pénètre le sens et elle s'éloigne charmée, comme lorsqu'elle ferme un volume de Michelet. Quel est ce Dalou? un débutant? Non! un ressuscité. On avait épilé son nom dans un concours ouvert par la Ville pour le monument colossal de la place du Trône, puis dans le concours pour le monument de la Constituante, et enfin dans celui pour la décoration de la place de la République. Dans le premier, il s'était très visiblement inspiré d'une des compositions de Rubens pour *la Vie de Marie de Médicis*, il reçut la commande de la Ville, et il achève d'en exécuter le modèle en terre.

Dalou revenait de l'Angleterre, vieilli comme un Parisien auquel comptent doubles les années passées loin de Paris, mais non découragé. Pendant les semaines qui suivirent l'abandon total de Paris par le gouvernement, Dalou et son ami Jules Héreau avaient monté la garde au Louvre et prêté à M. H. Barbet de Jouy un concours dont l'utilité se comprend de soi. Quand le Comité central envoyait l'ordre d'établir des ateliers de couture de ballons dans la grande Galerie du bord de l'eau, par exemple, ou d'approprier les salles des Antiques pour des dépôts de munitions de guerre, les larmes coulaient sur la barbe du désolé conservateur: Dalou et Héreau prenaient leur képi, couraient à l'Hôtel de Ville, faisaient déchirer les ordres. L'un, Jules Héreau, condamné à deux ans de prison par un conseil de guerre, et gracié à la suite d'une pétition en tête de laquelle Corot s'inscrivit, fut persécuté plus tard dans des articles sans excuse, et il alla sous le tunnel des Batignolles, se coucher la tête sur les rails en avant d'un train...; l'autre, Dalou, contumax, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. C'était M. Barbet de Jouy lui-même qui l'avait mis en sûreté. La haute société anglaise accueillit avec intérêt le jeune et modeste artiste, dont la politique n'avait atténué ni la courtoisie, ni le talent. La critique fit un brillant accueil à son premier envoi à l'exhibition de la *Royal*



CARLÈS (A) - LA JEUNESSE

11\*\*\*



*Academy*, une « paysanne de Boulogne-sur-Mer donnant le sein à son enfant », chef-d'œuvre d'ingéniosité et de modernité.

Jules Dalou, sous ses apparences frêles, est un travailleur solide et correct. Il produit tout de ses propres mains.

Nous n'avons pas à raconter la scène. Tout le monde se la remémore. Ce que Mirabeau répond au marquis de Dreux - Brézé : « *Nous sommes ici par la volonté du peuple, et nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes* », c'était le « se démettre ou se soumettre » du temps. Précisément, le geste du Mirabeau de M. Dalou, bien plus éloquent et puissant dans sa tranquillité qu'un geste de menace, n'est qu'un doigt index, tendu et baissé vers le marbre de la tribune



BOISSEAU (E.-A.) *Le Crépuscule*.

ou de la table qui était familier à Gambetta et ajoutait une singulière autorité à sa parole. La figure du marquis de Dreux-Brézé est d'une élégance aristocratique et d'une convenance d'attitude et de physionomie à laquelle tout le monde applaudit. A gauche, en haut des marches, un trône s'estompant dans le vide; un ouvrier tapissier qui, une banquette dans les bras, semble procéder

matériellement au déménagement de la royauté. C'est le peuple. Tous les membres des États assistent muets à la scène, avec des sentiments prodigieusement variés de colère, de surprise, de raillerie, d'éblouissement à la révélation des horizons nouveaux. debout, inclinés, amers, indignés.

L'artiste a voulu, pour la pondération de la perspective, que les députés du premier plan restassent assis; c'était son droit, alors que la rigueur des traditions n'eût point permis cependant qu'il en fût ainsi en présence de l'envoyé du roy.

On ne saurait trop louer la facilité avec laquelle il a rompu la banalité habituelle des compositions historiques. Il a osé des torsions de reins, des arrangements de jambes, des noirs sous les banquettes, qui modèlent en quelque sorte le souvenir de la scène, sans qu'il s'y mêle la moindre vulgarité.

Les documents à consulter sont infiniment moins nombreux qu'on ne le suppose. Un très petit nombre de portraits authentiques nous est parvenu, et encore faut-il puiser surtout dans les profils gravés au physionotrace par Quénéday. M. Dalou a dû inventer un grand nombre de visages. Il l'a fait tout dans le goût du temps. Il a aussi apporté tous ses soins aux costumes. La « politesse française » n'était point un mot creux. L'Europe nous l'enviait très réellement. Elle consistait dans la politesse du cœur, des rapports sociaux, du langage, dans les prévenances, dans l'intimité, dans le choix des mots entre gens assemblés, dans le goût et la propreté des habits. Tout le Tiers-État « se tenait » aussi bien que la noblesse ou le clergé. Les mœurs américaines, qui autorisent qu'on écoute les orateurs les bottes appuyées sur le dossier du voisin d'en face ou que l'on crache dans un salon, ne sont point une marque certaine de la liberté. M. Dalou n'a point forfait à la démocratie française en ressuscitant les conditions d'extérieur habituelles à nos pères.

Cette œuvre est frappante par le lien moral qui unifie les gestes, exalte les physionomies, par la large distribution de la

lumière sur une longue série de personnages debout ou assis, par le soin du rendu des accessoires. Elle est destinée — Gambetta avait été frappé de ces qualités en embryon dans une esquisse de moins d'un mètre de large — à orner une des grandes salles de la Chambre des députés. Elle sera fondue en bronze, ainsi que les quatre statues ornant les angles de la salle.

A côté de ce bas-relief, en largeur, et dont quelques figures sont totalement dégagées du fond, M. Dalou avait encore un vaste bas-relief, en hauteur, du modelé à la fois le plus énergique et le plus doux. Il l'intitule : *la République*. Il s'est inspiré de la prophétie poétique de Pierre Dupont :

La République régnera  
Sur tous les peuples de la terre,  
Dans la paix se reposera  
De cinq ou six mille ans de guerre.

La Liberté, coiffée du bonnet phrygien ; l'Égalité, le triangle symbolique au front ; la Fraternité, serrant tous les drapeaux dans une même étreinte, descendent sur la terre ; des enfants divins secouent du ciel des brassées de fleurs. C'est une mêlée ardente : les hommes s'embrassent fraternellement, rompent les glaives inutiles, acclament le travail pacifique ; les mères pleurent de joie en pressant leurs enfants sur leur sein rassuré. Tout chante la concorde et l'espérance par la voix, le geste, les battements du cœur.

M. Dalou a rencontré des mouvements francs, fait ruisseler des clairs lumineux, multiplié les reflets et les effets tendres pour exprimer, en une matière résistante, ce programme idéal. Il est moderne par l'esprit, et il reprend la grande tradition française, celle de Puget, pour l'expression plastique. La médaille d'honneur lui a été votée avec chaleur. La ville de Paris a acheté ce superbe bas-relief et va le faire couler en bronze pour son nouvel Hôtel-de-Ville.

Le triomphe de M. Dalou est complet et légitime.

Notre école de sculpture, à laquelle Carpeaux, le maître de M. Dalou, avait donné un si puissant exemple, va-t-elle s'engager dans une voie plus large? On peut l'espérer. Il lui manquait de s'essayer dans les sujets vraiment modernes. Le *Mirabeau* et la *République* sont des jalons.

C'est dans la salle du Palais-Bourbon, dont nous parlions à l'instant, que l'on verra, fondu en bronze, selon l'ordre récent du ministre et non taillé dans un marbre qui l'eût amolli, le *Bailly* de M. Aubé. Bailly est debout, présidant la séance fameuse où fut prêté le solennel serment du Jeu de Paume. Le bras étendu et levé, il a le visage empreint d'une résolution haute et inébranlable. « Il prononça le serment si haut, si distinctement, a écrit Michelet, que la foule du peuple qui se pressait au dehors put entendre et applaudir dans l'ivresse. »

Il faut saluer cette reprise d'un procédé robuste qui s'associe si bien à certaines manifestations spéciales d'art. La fonte à la cire perdue a été pratiquée de façon supérieure en France dès le Moyen-âge. Avec cette manie de tout faire provenir de l'Italie, on enseigne à nos enfants que les Italiens nous l'apprirent. Il n'en est rien. Peu de bronzes français d'avant le XV<sup>e</sup> siècle ont survécu à l'engouement pour les œuvres de l'étranger; mais nous avons le témoignage de Benvenuto Cellini lui-même. Il s'adressa à des fondeurs français pour les grands travaux que lui commandait François I<sup>er</sup>, et il déclare dans ses *Mémoires* qu'il fut satisfait de leur habileté et de leurs soins.

La fonte d'un grand groupe, la *Charité romaine*, que nous avons déjà rencontrée l'année précédente en plâtre, est de bonne qualité. Là, évidemment, le marbre avec ses plans que pénètre la lumière, les creux que les reflets éclairent, ses absences d'éclairs sur les arêtes des os ou sur le coupant des plis, n'eût point autant affirmé l'austérité de sentiment qui sauve ce drame étrange : un vieillard tétant le sein d'une jeune femme.

L'œuvre de M. Boucher est excellente, par la qualité claire de





*Sculpte par Benlliure*

*Photographie Goyet & Co*

LES PREMIÈRES FUNÉRAILLES





CORDONNIER (A.A.) - PRINTEMPS



l'idée, par les qualités de la composition. On peut en faire le tour ; derrière comme devant, les draperies sont d'un grand goût.

Le *Jeune faune* de M. Mouly ne nous apporte aucune impression nouvelle de nature. C'est une répétition presque textuelle dans le geste, mais non dans le rendu dénué de saveur et de finesse, du jeune paysan nu des environs de Naples que Moulin — ce pauvre Moulin qui, dans un hospice d'aliénés, n'achève point de mourir — avait fait danser de joie en secouant une statuette antique découverte dans la poussière d'un champ. M. Mouly peut arguer qu'il a obtenu une mention. Mais plus d'un de nos confrères a fait ressortir la légèreté avec laquelle ont été décernées les récompenses de tous ordres.

Le marbre est la vraie chair des déesses. Un poète eût-il célébré les « seins de bronze » de Vénus ? Traité soigneusement, terminé par le sculpteur et non par le praticien, il acquiert des qualités abstraites dont les artistes grecs nous ont enseigné la suprême élégance. Quelle vie palpite dans les muscles de leurs dieux, de leurs héros, de leurs athlètes !

M. Barrias doit surtout à un rendu consciencieux sans minutie, savant sans pédantisme, l'estime qui suit son groupe *les Premières funérailles*, lequel, en plâtre, lui valut il y a quelques années la médaille d'honneur. Le groupe est bien composé, quoique com-



MARQUESTE (E.-A.). *Cupidon.*

pact : Adam marche en portant le corps d'Abel, qu'Eve touche de ses mains désolées et caresse d'un dernier baiser sur les cheveux. Le cadavre a de la morbidesse ; les chairs de la mère expriment la santé ; mais la tête du père est nulle, fade comme celles qu'on voit, avec les yeux plombés, le front caché sous des mèches veules, dans les tableaux de M. Alexandre Cabanel. Ce père n'est point au désespoir : il contemple le cadavre de son enfant avec une sorte de résignation académique.

C'est donc à l'exécution pure qu'il faut applaudir. Notre école, au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, exécutait couramment ainsi.



MARIOTON (C.). *Diogène*  
(statue plâtre).

Il est temps qu'on y revienne, ne fût-ce que pour protester contre l'amollissement que les praticiens italiens infiltraient dans nos ateliers. Ces praticiens rendent le pelucheux d'une couverture, le vernis des bottes, la soie d'un parapluie à défaut de connaître la place de ces plans dont la simplicité accuse franchement le caractère des surfaces. La section italienne, en 1878, regorgeait de ces tours de force qui, plus tard, vinrent faire piteuse mine à l'hôtel Drouot et que ne redoute pas suffisamment M. P. d'Epinay.

M. Suchetet n'est point un fort exécutant. Sa *Biblis changée en source* promettait plus dans le plâtre. Mais le jet reste toujours exquis, et nous applaudissons à la place que cette douce et

dolente figure va prendre dans la galerie d'un des hauts barons de la finance.

Tout auprès, M. Guillaume montre, dans la *Fontaine Castalie*, que l'exécution qui ne se retrempe point dans la nature



JOUANT (J.) PORTRAIT DE M. LE PRINCE GIÉDROYC





mais s'en tient aux formules classiques, si sages qu'elles soient, peut vieillir. Les chairs de sa nymphe sont charmantes, la naissance de l'épaule, par exemple. Mais les draperies sont rondes, uniformes, exécutées de pratique, telles qu'on les retrouve dans les peplums des Muses qui accostent le Molière de Pradier, sur la fontaine de la rue de Richelieu. Les petits amorinos qui s'ébattent « dans le cristal qui tombe de l'urne penchée » sont des répliques trop attardées de monuments anciens. M. Guillaume n'a voulu que faire acte de présence. Il faut donc glisser. Mais cet austère talent n'a rien à faire dans ces sujets, qui, pour nos pères, n'eussent point dépassé les proportions d'une belle pendule destinée à l'hôtel d'un financier.

La fable, remise en vers par M. de Florian, de la rencontre d'un aveugle offrant ses jambes à un paralytique qui prêtera ses yeux, a préoc-

cupé en même temps trois sculpteurs. M. Turcan a été le plus heureux. Son groupe est d'une solidité rassurante. C'est bien le poids lourd d'un vieillard qui fait courber ce robuste jeune homme et ses pieds s'enfoncer dans la poussière. L'aveugle a la tête levée vers la lumière qu'il ne perçoit pas, bonne observation de nature. Il tient la main de son porteur et le dirige par un geste trouvé. M. Michel, au contraire, s'est trop préoccupé des effets mièvres de la couleur. Par derrière, l'aveugle semble porter un paquet de linge et de plus son bâton fera chûter le porteur à sa première enjambée. Celui de M. Carlier, inti-



LANCELOT (M<sup>lle</sup> M.). *Portrait de M. Français.*

tulé *Fraternité*, est d'une construction anatomique remarquable.

M. Injalbert s'est trompé avec son *Titan qui porte le monde*. La boule qu'il a posée dans un équilibre peu stable et peu rassurant sur les épaules de cet hercule est ou trop ou pas assez grosse. Cet artiste a besoin de revenir à des conceptions plus simples.

M. Marqueste est un maniériste élégant. Son *Cupidon*, qui bande son arc cruel, est un vit et aimable ressouvenir de la Renaissance française.

Nous n'insisterons pas sur l'*Asie* de M. Falguière. Rien de plus nul comme conception, rien de plus superficiel comme observation. S'il est un pays où le livre de l'abbé Thiers « de l'Abus des nudités de gorge » serait inutile, c'est particulièrement au Japon.

*L'Ensommeillée*, de M. Delaplanche, est née d'une agréable inspiration. N'est-elle point un peu l'image du génie de ce brave et nonchalant artiste ?

L'attention des délicats s'est portée sur une figure nue, une *Abandonnée*, de style très ingénu, par M. Vital Cornu, un débutant, si nous sommes bien renseignés.

M. Barrau a fait passer du plâtre au marbre son groupe *la Poésie française*, auquel la critique avait déjà applaudi. C'est un retour intelligent et personnel à la méthode décorative du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle français.

M. Fremiet nous semblait s'abandonner beaucoup dans les derniers Salons. Il manifeste de nouveau son ingéniosité à interroger l'histoire dans son *Hérait d'armes à cheval*, destiné à la salle des Fêtes, à l'Hôtel-de-Ville. Nous pensons qu'il l'agrémentera hardiment, en le faisant couler en bronze, de rehauts d'or et d'émaux translucides.

Encore bien des groupes ou des statues mériteraient plus qu'une mention. Mais l'espace nous fait défaut, et voici seulement quelques rappels sympathiques : *la Marguerite*, de M. Aizelin ;



PALLAZO - LA VÉRITÉ



le buste de *M<sup>me</sup> Magdelaine G.*, par M<sup>lle</sup> C.-G. Bernard ; *le Coq français*, de M. Cain, destiné à la salle du Jeu de Paume ; les fers sculptés et damasquinés d'or de M. A. Gauvin ; un *Saint Jean*, en buste, par M. Lenoir ; une *Judith*, par M. Lombard ; un *Lion*, de M. Valton.

Arrêtons-nous devant le buste de *Français* qu'a modelé avec une si touchante entente des colorations et des formes une toute jeune fille, M<sup>lle</sup> Lancelot. C'est bien là le teint rosé, la barbe d'argent, la bouche charitable, les yeux malins du gai et scrupuleux paysagiste ! Ce début ne se borne point aux promesses. On sent que M<sup>lle</sup>

Lancelot est possédée de l'amour du travail sérieux qui essaye, qui reprend, qui abat, qui reconstruit, et qu'elle demeure encore tout inquiète quand elle ne voit plus rien à ajouter. De son frère, aussi jeune qu'elle, est cette médaille de Gambetta que la *République française* signalait ces jours derniers aux amis du grand patriote en même temps que celle de M. Gauvin.

M. Carriès avait réuni tout récemment l'ensemble de son œuvre, si romantique à la fois et si actuel, dans les salons des Arts libéraux. Aujourd'hui nous sommes en présence d'un *Buste d'évêque* d'une intensité de recueillement monacal très surprenante, et d'un *Buste de Courbet* très pittoresque et assez ressem-



AIZELIN (E.). *Marguerite.*

blant pour qu'on puisse se former une idée des traits du maître. M. Carriès est un rêveur et un artiste. Nous lui souhaitons sincèrement le succès, le vert laurier, que décerne la critique loyale et sérieuse.

Signalons encore, comme des œuvres de choix, les deux bustes de *Gortschakoff* et du général polonais *Miéromslawsky*, qu'a modelés avec un pouce fiévreux le sculpteur Godebski; les caractères du diplomate et du héros sont évoqués avec une rare énergie de volonté et de pensée; — et le buste du *Prince Giedroyc*, par M. Jules Jouant, un jeune élève de l'École des Beaux-Arts, d'après les modèles duquel le prince de Montenegro a fait frapper les monnaies de ses États. Le prince Giedroyc, chambellan de l'empereur de Russie, a exposé cette année un marbre représentant *Alexandre II* après sa mort.

Après le jardin, c'est la porte de sortie qui s'ouvre béante sur les quais ensoleillés, les arbres verdoyants, les quinconces semés de restaurants. Nous voilà rentrés dans la vie, la vie roulante et bruyante et dévorante qui ne sait ni le repos, ni l'arrêt. Le Salon est fermé. Un autre Salon va s'ouvrir : le Salon officiel que, dans son discours à la distribution des récompenses, le Ministre a fait sagement entrevoir comme devant être quaternal et non triennal. Puis le Salon annuel reprendra l'an prochain la série.

Il ne convient ni d'exagérer ni de diminuer le sens général de celui-ci. Il n'a été ni excellent ni mauvais. Nous avons cité quelques morceaux de peinture qui sont assurés de figurer avec honneur dans les expositions futures analogues à celle des « Cent chefs-d'œuvre » ouverte dans la galerie de la rue de Sèze. Les deux hauts reliefs, le *Mirabeau* et la *République* autorisent à le baptiser familièrement « le Salon de Dalou ».

PH. BURTY.

---



*sculpte par d'Éprouy*

*Photographie Goussier & Co*

CALLIXÈNE







TURCAN (J.) L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE



## TABLE DES PHOTOGRAVURES

## HORS TEXTE

---

|                                                           |                                   |
|-----------------------------------------------------------|-----------------------------------|
| <i>Alma Parens</i> . . . . .                              | BOUGUEREAU.                       |
| <i>Le Charlatan</i> . . . . .                             | KAEMMERER.                        |
| <i>Psyché</i> . . . . .                                   | J. LEFEBVRE.                      |
| <i>Sacrarium</i> . . . . .                                | H. LE ROUX.                       |
| <i>Les Deux Sœurs</i> . . . . .                           | GIRON.                            |
| <i>La Sortie de l'Herbage</i> . . . . .                   | F. DE VUILLEFROY.                 |
| <i>Novembre</i> . . . . .                                 | JENOUDET.                         |
| <i>En Normandie</i> . . . . .                             | H. BACON.                         |
| <i>La Fille du Passeur</i> . . . . .                      | E. ADAN.                          |
| <i>La Femme qui lit</i> . . . . .                         | HENNER.                           |
| <i>Martyre de Jésus de Nazareth</i> . . . . .             | A. MOROT.                         |
| <i>Mazarin et ses Nièces</i> . . . . .                    | T. ROBERT-FLEURY.                 |
| <i>La Plage</i> . . . . .                                 | DEMONT-BRETON (M <sup>me</sup> ). |
| <i>Andromaque</i> . . . . .                               | ROCHEGROSSE.                      |
| <i>La Fille des Champs</i> . . . . .                      | A. PERRET.                        |
| <i>Le Pilote</i> . . . . .                                | RENOUF.                           |
| <i>Sur le seuil. (Fiancée antique)</i> . . . . .          | ROBAUDY.                          |
| <i>Contrebandier aragonais</i> . . . . .                  | DANNAT.                           |
| <i>Le Dernier Mérovingien. — Childéric III.</i> . . . . . | LUMINAIS.                         |
| <i>Le Matin</i> . . . . .                                 | J. BRETON.                        |
| <i>« Voilà le Joueur d'orgue ! »</i> . . . . .            | UHDE.                             |
| <i>Hommage à Clovis II</i> . . . . .                      | A. MAIGNAN.                       |
| <i>Les Premières Funérailles</i> . . . . .                | E. BARRIAS.                       |
| <i>Callixène</i> . . . . .                                | P. D'EPINAY.                      |

---



## TABLE DES PHOTOGRAVURES

## CONTENUES DANS LE VOLUME

|                                 | Pages.  |                                            | Pages. |
|---------------------------------|---------|--------------------------------------------|--------|
| AIZELIN (E.) . . . . .          | 189     | DELOBBE (F.-A.) . . . . .                  | 4-19   |
| ARMAND-DUMARESQ. . . . .        | 51      | DESCHAMPS (L.) . . . . .                   | 131    |
| AUBLET (A.) . . . . .           | 105-137 | DOUCET (L.) . . . . .                      | 143    |
| AUSSANDON (J.-N.) . . . . .     | 16      | DUPRÉ (Julien). . . . .                    | 9      |
| BEAUVAIS (A.) . . . . .         | 28      | DURAN (Carolus). . . . .                   | 65     |
| BENNER (E.) . . . . .           | 119     | FALGUIÈRE (A.) . . . . .                   | 39     |
| BENNER (J.) . . . . .           | 151     | FOUBERT (E.-L.) . . . . .                  | 169    |
| BERGERET (D.) . . . . .         | 107     | FOURIÉ (A.) . . . . .                      | 33     |
| BERTHAULT (L.) . . . . .        | 128     | FRÈRE (Edouard). . . . .                   | 24     |
| BERTRAND (James). . . . .       | 1       | FRÈRE (Th.) . . . . .                      | 53     |
| BINET (V.-J.-B.) . . . . .      | 115     | GALLIAC (L.) . . . . .                     | 148    |
| BISSON (E.) . . . . .           | 155     | GARDNER (M <sup>lle</sup> E.-J.) . . . . . | 83     |
| BOISSEAU (E.-A.) . . . . .      | 175     | GEOFFROY (J.) . . . . .                    | 89     |
| BOUGUEKEAU (W.-A.) . . . . .    | 5       | GERVEX (H.) . . . . .                      | 57     |
| BOULANGER (G.) . . . . .        | 117     | GIRARDET (E.) . . . . .                    | 113    |
| BRÉTEGNIER (G.) . . . . .       | 101     | GIROUX (E.) . . . . .                      | 121    |
| BRIDGMANN (F.-A.) . . . . .     | 38      | GRANDJEAN (E.-G.) . . . . .                | 161    |
| BUKOVAC (B.) . . . . .          | 55      | HAQUETTE (G.) . . . . .                    | 125    |
| BULAND (J.-E.) . . . . .        | 71      | HARRISON (T.-A.) . . . . .                 | 42     |
| BUTIN (U.) . . . . .            | 67      | JAMIN (P.) . . . . .                       | 21     |
| CAIN (G.-J.-A.) . . . . .       | 47      | JEANNIOT (G.-P.) . . . . .                 | 61     |
| CARLÈS (A.) . . . . .           | 173     | JIMENEZ (L.) . . . . .                     | 77     |
| CARRIER-BELLEUSE (L.) . . . . . | 159     | JOUANT (J.) . . . . .                      | 183    |
| COMERRE (L.) . . . . .          | 92-109  | LANCELOT (M <sup>lle</sup> M.) . . . . .   | 185    |
| CORDONNIER (A.-A.) . . . . .    | 179     | LANDELLE (C.) . . . . .                    | 81     |
| COT (P.-A.) . . . . .           | 88      | LANSYER (E.) . . . . .                     | 35     |
| COURTAT (L.) . . . . .          | 133     | LAUGÉE (G.) . . . . .                      | 25     |
| COURTOIS (G.) . . . . .         | 124     | LAURENS (J.-P.) . . . . .                  | 43     |
| DALOU (J.) . . . . .            | 171     | LELOIR (M.) . . . . .                      | 11     |
| DANNAT (W.-T.) . . . . .        | 141     | LHERMITTE (L.-A.) . . . . .                | 129    |
| DAUX (C.) . . . . .             | 104     |                                            |        |
| DEBAT-PONSAN (E.-B.) . . . . .  | 136     |                                            |        |

|                                        | Pages  |                               | Pages. |
|----------------------------------------|--------|-------------------------------|--------|
| MAILLARD (D.-U.-N.) . . . . .          | 73     | ROY (M.) . . . . .            | 69     |
| MARQUESTE (E.-A.) . . . . .            | 181    | SAUVAGE (G.) . . . . .        | 46     |
| MÉLINGUE (G.) . . . . .                | 167    | SINIBALDI (J.-P.) . . . . .   | 63     |
| MERCIÉ (A.) . . . . .                  | 97     | SMITH HALD (F.) . . . . .     | 99     |
| MESGRIGNY (Frank de) . . . . .         | 13     | SOUZA PINTO (J. DE) . . . . . | 140    |
| MOREAU DE TOURS. . . . .               | 49     | STOTT (W.) . . . . .          | 80     |
| <br>                                   |        | <br>                          |        |
| PALLEZ (L.) . . . . .                  | 187    | TATTEGRAIN (F.) . . . . .     | 75     |
| PEARCE (C.-L.) . . . . .               | 60-111 | TURCAN. . . . .               | 191    |
| PERAIRE (P.-E.) . . . . .              | 17     | <br>                          |        |
| PERRET (Aimé) . . . . .                | 32     | VUILLEFROY (F. DE) . . . . .  | 7      |
| PETIET (M <sup>lle</sup> M.) . . . . . | 85     | WEERTS (J.-J.) . . . . .      | 29     |
| PRICE (J.) . . . . .                   | 163    | WENCKER . . . . .             | 165    |
| PUVIS DE CHAVANNES (P.) . . . . .      | 95     |                               |        |
| RAVEL (E.) . . . . .                   | 93     |                               |        |















